VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 8 Juin 1915 NUMERO 4

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

...primé et publié par la
"...NADA PUB. CO. LTD."
... Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

TEXTES ET TEXTES

Le **Free Press**, dont le but principal est de manger du catholique et du français parce qu'il y trouve profit, a cru frapper un grand coup contre notre confrère catholique anglais la **Northwest Review**, en répondant à la bonne et vigoureuse raclée que lui a administrée ce confrère par un texte de M. Bagot, de la **Fortnightly Review**, et un autre de M. E.-J. Dillon, de la **Contemporary Review**. En manière de conclusion, le **Free Press** déclare qu'il pourrait produire nombre d'autres témoignages tout aussi concluants. Ayant un faible pour ce confrère, nous voulons lui faciliter sa tâche et lui fournir quelques textes français. Nous y ajouterons quelques petites rectifications à son article d'hier. 1o—L'**Osservatore Romano** n'est pas l'organe officiel du Vatican. Le Vatican ne porte la responsabilité que de la partie dite officielle. Le reste, c'est-à-dire la majeure partie du journal, est l'expression d'opinion de journalistes catholiques et rien de plus. Dire que cela engage le Vatican, c'est, comme disait un écrivain français incroyant, commettre une bonne petite perfidie. 2o—M. Charles Bénoist—non pas Benoit—n'est pas un député catholique; c'est un député progressiste et rien de plus.

Mais venons-en aux textes: le **Free Press** nous en vaudrait si nous ne lui fournissions quelques bons textes.

Tout d'abord un évêque français. Ces gens-là ont quelque poids dans leur pays et sont censés savoir ce dont ils parlent. A "Un catholique français" qui récriminait contre l'attitude impartiale du Saint-Siège, Mgr Maurin, évêque de Grenoble, répond ainsi, résumant d'abord les griefs de ce catholique:

"Il exprime ensuite le regret que Sa Sainteté n'ait pas encore élevé la voix pour flétrir les crimes monstrueux commis par les armées allemandes, notamment en Belgique, qu'elle n'ait pas jeté l'anathème contre Guillaume II, roi de Prusse, violateur de toutes les lois divines et humaines, et qu'elle n'ait pas frappé d'excommunication ses complices, l'empereur d'Autriche et les rois de Saxe et de Bavière."

"L'article, ai-je dit, est signé "Un catholique français". (Ceci s'adresse aussi bien au **XXme Siècle**, non le **Siècle XX**, comme on dit au **Free Press**). Français, je le veux, et peut-être exclusivement soucieux de ce titre, le signataire oublie-t-il que le Pape, dès qu'il est élu, n'appartient ni à l'Italie, ni à la France, ni à aucune autre nation en particulier, mais à tout l'univers, et qu'à partir de ce jour il est le Père commun des fidèles. Mais n'est pas vraiment catholique celui qui s'érige en moniteur et censeur du Chef de la catholicité et qui, pour exposer ses vues, formuler ses plaintes et les rendre publiques, recourt à la voix d'un journal assurément peu favorable à la cause catholique. Il est sans doute permis à un catholique, quand il y a eu violation grave et manifeste des lois divines et humaines, de désirer, au plus intime de son coeur, que la plus haute autorité morale de ce monde, que le Vicaire du Christ intervienne pour venger et restaurer le droit méconnu. Mais il ne lui appartient pas d'assigner l'heure et le mode d'intervention; il lui appartient moins encore de taxer de politique peu courageuse et inopportune une attitude que les lois de la prudence et l'intérêt public imposent au Chef."

Mais, dira le **Free Press**, que pense Mgr Maurin de la conduite du Pape? Voici: non seulement le **Free Press** y trouvera ce que Mgr Maurin pense du Pape, mais aussi ce qu'il pense des journaux de sa catégorie.

"Adressons au Saint-Père, dit Mgr Maurin, l'hommage ému de notre reconnaissance pour la fermeté et la persévérance avec lesquelles il défend la cause de la civilisation, de la mansuétude chrétienne et de la paix. Laissons les ennemis avérés ou les faux amis de l'Eglise (Si M. Bagot est catholique, il est de ceux-là), ceux-là mêmes qui reconnaissent le moins son autorité et lui reprochent le plus sévèrement les justes rigueurs auxquelles elle a dû parfois recourir, laissons-les se plaindre ou se scandaliser qu'elle n'ait pas encore lancé l'anathème contre les têtes couronnées. **Le scandale pharisaïque n'est pas d'aujourd'hui, et nous ne sommes pas près de le voir finir**."

Un évêque, objectera le **Free Press**. Oui, voici alors un gouvernement et qui sait à quoi s'en tenir: celui de la Belgique. Il déclare officiellement qu'il "apprécie hautement" l'allocution du Souverain Pontife réprouvant la violation du droit et de la justice. Pour les gens intelligents cela suffirait. Mais voici encore d'autres textes; cette fois, nous les empruntons à des incroyants. Le premier nous est fourni par M. Charles Maurras, de l'**Action Française**. M. Maurras est un incroyant depuis son jeune âge, mais c'est aussi l'un des plus solides cerveaux de France et l'un de ses écrivains les mieux avertis. Que pense-t-il du Vatican? "Nous venons de remporter, écrivait-il récemment, un avantage d'autant plus brillant qu'il nous a coûté peu d'efforts: les intrigues de l'ancienne Triplice n'auront servi de rien; autant que le feu Pape, **le Pape élu est un ami déterminé de la France,** tous ceux qui représentent une amitié française dans la Ville Eternelle témoignent ouvertement de leur joie, et le jour où le corps diplomatique est présenté à Sa Sainteté Benoit XV, c'est-à-dire hier même, il devait y avoir, il y a eu, du côté de l'Allemagne et de ses rares alliés dans le monde, quelques figures merveilleusement allongées."

Notre second témoin, c'est M. Gabriel Hanotaux. Lui aussi est un incroyant. Outre qu'il est un écrivain de valeur, il est de plus un ancien ministre des Affaires Etrangères. Ce titre vaut autant que tous ceux que peuvent aligner M. Bagot et Cie. Or qu'écrivait-il récemment au **Figaro?** "Le Pape Benoit XV, le secrétaire d'état, cardinal Gaspari, **font preuve de la haute impartialité convenable aux lourdes responsabilités qui leur incombent**."

M. Maurras est un incroyant, M. Hanotaux est un incroyant. Le premier est un des maitres du journalisme français, le second est un ancien ministre des Affaires Etrangères.

Cela suffit-il au **Free Press?** S'il veut d'autres témoignages, nous lui en servirons. Tous viendront d'incroyants et de non-catholiques.

Le ventre vous en dit-il, confrère?

ILS ANNEXENT AUSSI LE CALVAIRE

Le Vendredi Saint, à Munich, un pasteur luthérien "rappela" dans son prêche que le capitaine qui se trouvait au pied de la croix de Jésus-Christ, à l'heure de sa mort, Longus, était Allemand de naissance.

—Les excellentes qualités militaires de ce guerrier, ajouta cet ironiste, se sont transmises dans la nation allemande jusqu'à nos jours...

Ainsi, au temps de Ponce-Pilate, le Golgotha était déjà aux mains des troupes du kaiser... On apprend tous les jours quelque chose.

LE PATOIS DES ANGLO-CANADIENS

Comme on parle souvent du "Patois" des Canadiens français il est intéressant de savoir ce que dit un journal d'Angleterre du parler des Anglo-canadiens.

Dans un récent rapport, Sir Max Aitkin, correspondant militaire canadien, écrivait:

Nous traduisons: "D'autres (médecins) passèrent derechef de l'anglais au patois canadien-français, à mesure que les opérés défilaient sous leurs mains, mais nul d'entre eux ne se laissa un instant distraire par sa tâche."

Puisqu'on parle du "patois Canadien-français", pourquoi ne parlerions-nous pas du patois de l'argot que parlent les Anglo-canadiens? Et c'est un journal d'Angleterre qui, le premier, s'est amusé aux dépens de nos compatriotes de l'Ontario.

Le "Daily Post", de Birmingham, Angleterre, a publié récemment une intéressante lettre de son correspondant de Toronto, tendant à montrer jusqu'à quel point les Anglo-canadiens font usage d'argot de patois dans leur langage ordinaire. S'il faut en croire ce correspondant, l'anglais que l'on parle au Canada ferait frémir les oreilles des "scholars" de Cambridge et d'Oxford, ou même de tout homme instruit du "old country". A titre de curiosité voici une traduction quelconque des principaux passages de cette lettre:

"Le Canadien, dit le correspondant, fait ses délices de l'argot, son vocabulaire est copieux et il est commun au monde de toutes les classes, de toutes les conditions, au patron comme au clerc, à la maîtresse comme à la servante. Il est probable que la plupart des expressions d'argot en usage au Canada proviennent des Etats-Unis, mais on en trace quelques-unes jusqu'aux premières occupations et habitudes du peuple canadien. On dit d'un homme qui argumente bien et qu'un dilemne ne trouble jamais qu'il a "both barrels loaded for bear". Une chose très facile est "as easy as falling off a log". On dit d'un homme qui a le caractère violent que c'est un "Indian". "That cuts no ice" signifie "that won't do". Un homme avec "a hard row to hoe" est un homme qui a une tâche difficile devant lui. Courir sus à un homme, c'est "go gunning for him". Les mots pour signifier l'ivresse sont légion. Lorsque les hommes du contingent canadien s'entraînaient à Val Cartier ils étaient tous obligés d'être "on the water wagon", c'est-à-dire des "teetotalles", des buveurs d'eau. Mais, maintenant qu'ils sont prêts d'une cantine, tout "booze-fighter" (ivrogne) parmi eux a la chance de devenir "full" ou "stewed" ou "canned" ou "tanked" ou "soused" ou "pickled" ou "lit up" ou "plastered". N'importe laquelle de ces expressions signifie l'ébriété. "Hard stuff" veut dire spiritueux et "dope" liqueurs de qualité inférieure.

Après avoir donné les attributions diverses des mots "dope" et "fan", deux expressions du plus mauvais goût, l'auteur de l'article en vient à l'argot au point de vue financier.

"Le vocabulaire en est considérable, dit-il. Un billet de banque d'une piastre est appelé indifféremment "a buck", "a plunk", ou "a bone". "A carter-heel", c'est une piastre ronde; "a shin-plaster" ou "two bits", c'est une pièce de 25 centins; "a dime", c'est une pièce de 10 centins. Un gaspilleur est appelé "free-spender" tandis que celui qui ne dépense pas volontiers son argent est baptisé du nom de "tightwad". "Graft" et "rake-off" désignent l'acquisition d'argent par des moyens illicites. Un homme d'affaires très alerte est souvent appelé "a live wire". Bâcler une transaction c'est "put a deal through." On dit d'un homme qui a des difficultés financières qu'il est "up against it". Voulezvous faire comprendre à un importun qu'il doit s'en aller dites-lui "skidoo" ou "beat it" ou "fade away".

Suivent les diverses expressions de l'argot sportif, puis le corespondant du "Birmingham Daily Post" termine ainsi:

"L'argot a même envahi le domaine de l'amour et de la romance. Aimer une jeune fille, c'est être "dead stuck on her". Lui tenir la main, c'est "holding hands with her". Voulez-vous exprimer votre surprise, dites "For the love of Mike, now" ou "For the land's sake". Un jeune homme rencontrant une jeune fille dira "Oh, you Mabel" (que ce soit ou non son prenom), ou bien "Oh, you kid", et elle de répondre promptement, sur de faire de l'esprit, "Oh, you Billy". "I should worry" équivaut à l'expression anglaise "What do I care". Le jeune home désireux de complimenter une jeune fille sur ses beaux yeux, lui dira "Say, kid, but you've got the dandy eyes", et elle répondra modestement: "Aw, quit your kiddin." L'usage des mots "dandy" et "swell" est d'ailleurs continuel et certains trouvent le moyen de leur donner place appropriée dans presque toutes leurs phrases. Une personne dont l'on se moque facilement est "easy mark". On dit d'un homme bien habillé qu'il est dans ses "glad rags" ou "all dolled up". Une personne riche est "well heeled". Quant au fainéant (loafer) c'est un "bum".

"Nope" ou "nix" pour "no", "nit" pour "not", "yep" pour "yes" et sure" prononcé 'shooer' sont des expressions dont on fait un usage constant. Un optimiste, est un "booster" et un pessimiste un "knocker". Les étrangers sont souvent surpris des longs mots que nous employons. Nous disons "elevator" pour "lift", "automobile" pour "motor" 'intermission" pour "interval", "transportation ticket" pour "railway ticket" "saleslady" et "forelady", pour "shop-girl" et "fore-woman", et ainsi de suite.

PRISE DE QUEBEC

Mardi et jeudi de la semaine dernière nos petits garçons de l'Académie Provencher à Saint-Boniface et parmi ces enfants les Cadets du Sacré-Coeur ont rendu avec beaucoup de succès l'histoire de la prise de Québec, racontée par M. de Gaspé et dramatisée nous ignorons par qui.

Quand on songe que ces mêmes enfants auraient pu rendre les mêmes scènes avec la même aisance en anglais, il y a lieu, croyons-nous, à ne pas jeter trop tôt la pierre à l'enseignement bilingue de nos institutions comme le font parfois des partisans de l'enseignement d'une langue seulement, lesquels ne brillent pas particulièrement par la largeur de leur culture intellectuelle.

Ces scènes nous remettent en mémoire la grandeur d'âme de deux héros en présence, le général Montcalm et le général Wolfe, font du bien aux jeunes gens et à ceux qui ne sont plus jeunes, mais sont parfois tellement pris par les occupations journalières qu'ils n'apprennent d'histoire que ce qu'on met ainsi sous leurs yeux.

L'attachement à la vieille France!! Infidèle à Dieu, elle va se jeter dans le tourbillon de la révolution. Dieu qui veille sur notre berceau a voulu nous faire passer sous la protection de la couronne d'Angleterre.

Humainement c'était une plaie au coeur; au point de vue de la Divine Providence, qui est toujours le bon, même quand il nous crucifie, c'était le salut.

Les Canadiens français n'ont pas marchandé leur fidélité à la couronne britannique et en dépit de l'étroitesse des premiers représentants de cette couronne au Canada, les Canadiens ont su rester fidèles et conserver ce pays à la couronne anglaise

Qu'on le sache, les intérêts anglais en ce pays n'ont rien à craindre des descendants des premiers Canadiens, et ceux qui voient dans la langue française et le développement du génie français en ce pays un obstacle à on avancement, n'ont pas lu l'histoire ou s'ils l'ont lue c'est à travers un bandeau de préjugés.

Une petite remarque sur un détail de la représentation. Ce n'est pas une critique, c'est une suggestion.

Nous croyons que nos bons petits acteurs ont un peu prodigué la bouteille sur la scène comme remède à tous les maux.

Nos vieux pères, les premiers Canadiens, ne détestaient pas la goutte, mais nous est avis qu'ils n'en usaient pas avec cette abondance.

Il y a un préjugé assez profondément enraciné chez plusieurs: c'est que la boisson est un producteur d'énergies.

C'est une erreur profonde, et la mise en scène de l'autre soir ne donnait pas cette leçon mais insinuait le contraire. On croit si facilement ce qu'on désire.

Nos vieux Canadiens avaient de bien belles qualités, on les a fait ressortir d'une manière admirable; ils avaient leurs défauts et l'intempérance a fait des ravages parmi eux.

Voici maintenant notre suggestion. Elle est en marge de l'intéressante séance si gentiment donnée.

Retenons bien que l'usage qu'ont fait nos pères des boissons fortes a nui à leurs enfants, et si nous n'avons pas la force qu'ils avaient ce n'est pas notre seul fait.

"J'ai connu un vieillard de 80 "ans, écrivait dernièrement un "homme d'un certain nom. Il se "faisait une gloire d'ingurgiter "de grands verres de whisky en "esprit. Il nous disait de sa voix "un peu chevrotante: "J'ai un "estomac de fer blanc, voyez-"vous, ça ne brûle pas plus que "de l'eau froide."

"Le vieux est mort à 85 ans... "de vieillesse, disait-on. Depuis "des années et des années qu'il "buvait ainsi sans jamais **se déranger**.

"Ce vieux-là laissait cinq gar-"çons et trois filles.

"Deux de ses fils sont morts en "boisson, un autre, à 50 ans, est "déjà un impotent, il ne peut "plus travailler à cause du tremblement de ses mains, les deux "autres sont des ivrognes endurcis, qui font de la misère à leurs "femmes et à leurs enfants.

"Des trois filles, une est folle à "la suite de maladie, les deux au-"tres, mariées et mères de nom-"breux enfants, ont fait souche "d'ivrognes qui tiennent **du** "**grand'père.**

"**Les Canadiens sont pas des fous, partiront pas sans prendre** "**un coup.**

Partons sans prendre un coup et nous n'en serons certes pas plus fous; au contraire, car l'intelligence qu'on veut se donner gâte celle qu'on a.

Encore une fois, que nos lecteurs ne voient pas là une critique, mais une remarque en marge d'une soirée qui nous a fait plaisir.

ZELE QUI COMPTE

Comme réponse à l'introduction d'une page du dimanche, d'une page agricole, et d'une page féminine, un de nos correspondants nous envoie sept nouveaux abonnements, et en même temps un règlement de compte pour abonnements en retard, le tout au montant de trente-deux piastres.

Voilà de l'action; celle qui compte.

Nous avons fait des efforts à la **Liberté** pour aller de l'avant en dépit du temps peu favorable à une propagande active. Nous avons des projets d'avenir, car nous voulons faire de la **Liberté** un journal catholique tel que le demande le Pape et en plus un journal qui puisse aider matériellement toutes les classes de notre population, en particulier la classe agricole.

Est-ce trop de demander un règlement de compte à nos abonnés en retard et un peu de zèle autour d'eux pour trouver un nouvel abonné?

L'abonnement est d'une piastre.

Pour recevoir un journal à huit pages pendant une année, il nous semble que la somme d'une piastre est chose modique.

De plus nous ne comptons pas faire d'argent avec la **Liberté**.

Si nous y avions compté l'histoire de nos deux années d'existence ne serait pas sans nous rappeler à une dure réalité.

Le moment où nous mettrons caisse en règle en ce qui regarde la **Liberté** à huit pages, sera le moment où elle passera à dix pages.

L'autre pas en avant serait la publication du journal deux fois par semaine. Nous n'y songeons pas pour l'instant, malgré notre désir de promouvoir la presse catholique dans l'Ouest Canadien. Un petit effort de la part de ceux qui s'intéressent à notre oeuvre nous mettrait très vite le projet en tête.

Ici comme pour d'autres questions à longue portée le succès final ne dépend pas de la générosité de quelques unités, mais d'un petit effort de la part de plusieurs.

Ne dites pas un abonnement de plus ou de moins qu'est-ce que cela peut bien faire?

Un abonnement de plus c'est considérable, surtout si chacun de nos abonnés actuels fait le même raisonnement.

C'est notre oeuvre à tous, un peu d'action s'il vous plait.

POUR LES ONTARIENS

Les jeunes gens du Cercle Provencher qui parcourent nos paroisses pour amasser des munitions destinées aux blessés d'Ontario nous ont adressé la belle somme de $260.70. Ce sont les recettes de séances données à Sainte-Anne, Saint-Norbert, Saint-Agathe, Saint-Jean-Baptiste, Letellier, Saint-Pierre. Félicitons une fois encore ces jeunes gens de leurs efforts et de leur succès.

Ce qui doit aussi nous réjouir, c'est de voir avec quelle générosité et quel empressement les curés, les autorités municipales, les paroissiens des villages canadiens-français au Manitoba ont jusqu'à présent répondu à notre appel. La langue française est en danger dans Ontario. Ils ont cru qu'il était de leur devoir de venir en aide à ses défenseurs et de faire pour cela les sacrifices nécessaires. Décidément, la langue française, au Manitoba, ne manquera jamais de soldats pour la défendre contre les attaques sournoises ou brutales.

Les membres du Cercle Provencher continuent leur tournée. Nos meilleurs voeux les accompagnent.

Cercle La Vérendrye de l'A. C. J. C.

Dernières souscriptions

Sommes recueillies par quelques membres du **Groupe Provencher,** à Sainte-Anne, Saint-Norbert, Sainte-Agathe, Saint-Jean-Baptiste, Letellier et Saint-Pierre $260.70

La lettre suivante accompagnait cet envoi:

Au Cercle La Vérendrye,

Saint-Boniface, Man.

Sans avoir fini sa "tournée paroissiale" pour les blessés d'Ontario, le groupe Provencher du Collège Saint-Boniface s'empresse de vous faire parvenir un premier chèque au montant de $260.70. C'est là le profit net des séances données à Sainte-Anne, Saint-Norbert, Sainte-Agathe, Saint-Jean-Baptiste, Letellier et Saint-Pierre. Dans ce total sont compris les dons généreux que d'un geste éloquent de charité et de patriotisme nous ont donnés:

Sainte-Anne

M. l'abbé Jubinville, curé ..$5.00
M. l'abbé Chevalier, vicaire. 1.00
Les Révérendes Soeurs 5.00
Les Rév. Frères Maristes ... 2.00
Charles Bohémier 1.00
M. Lavoie 1.00

Saint-Agathe

M. l'abbé Rocan, curé $5.00
Les Révérendes Soeurs 2.00
Joseph Joyal 1.00
Pierre Gauthier 2.00
Un groupe de paroissiens ..13.50

Saint-Norbert

Z. Laporte $5.00

Saint-Jean-Baptiste

M. l'abbé St-Amant, curé .$10.00
Les Révérendes Soeurs ... 5.00
L'Alliance Nationale 10.00
La C. M. B. A. 10.00

Letellier

M. l'abbé Jutras, curé $10.00

Saint-Pierre

M. le curé et la Municipalité $10.00
Ernest L'Heureux 3.00

Groupe Provencher de l'A. C. J. C.
Collège de Saint-Boniface.

A DROITE ET A GAUCHE

Le Japon vient de décider d'augmenter et son armée et sa marine.

Peu encourageant pour ceux qui croient au désarmement général après cette guerre.

• • •

Le témoin Elliot a déclaré à la Commission Royale que Kelly aurait souscrit $12,000 au fonds de campagne des libéraux provinciaux.

Cela ne surprendra que ceux qui ignorent qu'un habile entrepreneur souscrit aux fonds de campagne des deux partis.

• • •

Le soldat O'Leary écrit à ses parents que la nouvelle de sa mort est fausse.

En voilà un bonhomme qui doit avoir confiance aux journaux.

• • •

Dans un grand café de Winnipeg l'on jouait la semaine dernière de la musique allemande. Tous les dîneurs écoutaient avec plaisir. Combien l'auraient fait si l'on s'était avisé de leur dire que c'était de la musique allemande.

• • •

Le président Wilson vient de faire les déclarations suivantes:

Depuis deux ans, les Etats-Unis attendent le rétablissement de la paix et de l'ordre au Mexique.

Nulle faction n'a été capable d'établir un gouvernement stable.

Le Mexique est maintenant en proie à la famine.

Et les Etats-Unis vont mettre fin à cela.

Très beau cela, mais le président Wilson eut mieux fait d'expliquer pourquoi il a permis l'exportation d'armes et de munitions des Etats-Unis au Mexique. Sans ces armes et ces munitions, il eut été impossible de culbuter Diaz et de donner naissance aux années d'anarchie et de massacre qui ont suivi sa chute.

LE "KAMERAD" FRITZ

Un sapeur du génie, raconte le "Bulletin des Armées", avait ramené un prisonnier jusqu'au poste de commandement du général de division et l'avait fait entrer, restant modestement à la porte. Le général voulut le voir.

Le sapeur, qui n'avait plus de képi, et dont la capote déchiquetée et déchirée témoignait de l'ardeur de la lutte soutenue, entra en disant:

—Pardon, faites excuse, mon général, je suis mal foutu, je vais vous expliquer...

Et il raconta:

—Je voulais ramener un Boche. J'ai sauté dans une tranchée où il y en avait trois. Alors j'ai eu peur et j'en ai tué deux pour être sûr de ramener le troisième.

Et comme le général le félicitait, lui disant d'emmener son prisonnier, le sapeur se retourna vers le Bavarois et l'interpella avec une glorieuse satisfaction:

—Allons, Fritz, en avant, kamerad!

LE MOT DE PASSE

Une sentinelle, au passage à niveau, demande le "mot" à qui veut aller plus loin. C'est "Barcelone, Berthier". Arrive un soldat, qui a oublié le malheureux mot et qui voudrait bien, tout de même, continuer sa route. Il insiste, mais la sentinelle:

—Tant que tu ne m'auras pas dit: "Barcelone, Berthier", tu ne passeras pas.

Ailleurs, un "poilu" sans mémoire se glisse derrière un camarade qui, lui, donne le mot. A la question de la sentinelle il répond avec sang-froid: "La même chose que le précédent." Et aussitôt on le laisse passer.

LA RIME

Un poilu écrit à sa femme dans la tranchée. Le cuisinier passe, et le poilu, plaisantant:

—Dis-moi donc une blague pour mettre dans ma babillarde.

—C'est facile, retorque du tac au tac le maître coq. Inscris: c'est des vers:

Je t'écris, chère aimée, au bruit
sourd du canon,
Humant et respirant l'odeur
des bons fayots.

—Des vers? Mais ça ne rime pas.

—Ça ne rime pas? Alors quoi? Canon, fayots. Ecoute!... Le canon **rime à yots.**

LE COIN DES DAMES

J'ENTENDAIS dire, l'autre jour, par une de mes amies: "Que la vie est monotone et que les heures du jour sont longues! Je ne sais que faire pour "tuer" le temps". Voilà bien le cri de détresse d'une âme désoeuvrée! Voilà bien l'expression d'une personne qui après avoir recherché les amusements pour se distraire et faire paraître le jour moins long, sent le vide dans son existence! Pauvre âme! Qu'elle est à plaindre! Un peu timide par nature, je n'ai pas osé dire le fond de ma pensée: je préfère de beaucoup écrire que parler.

Tel que vous le voyez, aimables lectrices, l'emploi du temps est une grande et grave question pour une certaine classe de personnes. Il ne suffit pas d'être entourée de servantes pour avoir à soi de nombreuses heures libres dans le cours d'une journée. L'épouse privée de famille, la mère n'ayant qu'un ou deux enfants avec le luxe d'une bonne a des heures libres dont elle ne sait que faire. Ce sont de pauvres âmes en peine ignorant ou semblant ignorer que le temps est un don de Dieu qui nous demandera compte de son emploi.

Et cependant si ces femmes qui semblent cotoyer la pente rapide et dangereuse du désoeuvrement jetaient un regard, même distrait autour d'elles, que les heures languissantes et pénibles à traverser leur paraitraient courtes et parfois agréables! N'ont-elles jamais donné une pensée à cette mère—amie entourée d'une nombreuse famille! Que de petits services ne peuvent-elles pas rendre? Puis, cette jeune femme qui, débutante dans la vie conjugale, se trouve, par manque d'expérience, ou par l'éloignement de ses proches, sur le point de se décourager en face de petites difficultés de savoir-faire. Il n'est pas de nécessité première qu'il y ait une amitié cimentée par les années pour donner un bon conseil, laisser échapper de bonnes paroles qui relèvent le courage et donnent à l'âme le sens du devoir. Votre jeune voisine à qui vous n'avez peut-être adressé que de banales paroles, se sentirait soulagée si elle pouvait confier ses petites peines à une âme sympathique. **Vous, qui avez le temps,** ayant peut-être passée par le même état d'âme, connaissant par expérience ce que renferme de découragement les premières années de la vie mariée, pourquoi vous priver du plaisir de passer une heure ou même ne fusse qu'une petite demi-heure à relever le courage du faible. Croyez-vous que ce temps vous paraitrait long? Faites-en l'expérience.

Cette femme, qui ne sait que faire de ses moments libres a dû se trouver quelques instants au chevet d'une malade. Et lorsqu'à la sortie, après avoir délicatement encouragée cette personne clouée sur un lit de douleur à supporter ses souffrances avec résignation et jeter, par des paroles aimables, les souhaits de rétablissement, cette femme a-t-elle trouvé longs ces quelques instants? Que de rayons d'espérance, que de beaux rêves futurs, cette visite n'a-t-elle pas momentanément produits! Vous ne le savez pas et vous ne le saurez peut-être jamais, mais soyez certaine que le baume versé, vous en sera tenu compte par Celui qui est maître du temps. Et si parfois vous vous sentez le dévouement jusqu'à offrir et même donner des soins, votre charité aura sa récompense de Celui qui a guéri et relevé les malades de sa main divine.

Et pour la pauvre, qui sans jalousie, voudrait vous enlever un peu de votre vie facile et de votre bien-être pour en faire une petite part à ses enfants, vous êtes-vous déjà demandé si vous ne pouviez pas consacrer de ces heures monotones, à faire quelques travaux à l'aiguille pour soulager et cacher ce dénument. La charité qui fait paraître les heures moins longues ne consiste pas tant à la faire pour mériter du public comme à aller la chercher, même la dénicher dans les pauvres demeures, sous les toits qu'habite la misère.

Vous allez me dire: "Mais tout ceci c'est de la charité!" Mais oui, le Divin Maître ne nous a-t-il pas légué ce commandement doux à mériter et d'exécution si méritoire: "Aimez-vous les uns les autres". Demandez-vous quel est celui qui en a donné l'exemple dans toute sa plénitude.

Une âme d'élite débordante de sentiments généreux ne doit pas trouver les heures du jour trop longues et ne savoir que faire de son temps. Le champ d'action de la charité chrétienne n'a pas de bornes ni ne connaît de limites. Que la femme qui ne sait que faire pour **tuer** le temps exerce ses facultés à trouver le moyen d'être charitable. De là à la pratique de cette noble et sublime vertu le pas est facile à faire et une fois lancée dans cette voie large, abondante et féconde, les heures tristes et monotones de la journée paraîtront courtes et, consciente d'avoir été charitables, vous vous sentirez déjà récompensée et vous n'éprouverez plus cette tristesse d'âme qui vous faisait trouver l'existence parfois interminable.

GERTRUDE.

LA MODE

Le satin n'est plus en vogue et est remplacé par la Grenadine et par le voile. Une autre soie est le surah, qui est très pratique pour les robes d'été car cette soie ainsi que le foulard ne se froisse pas.

• • •

Le voile de soie est très employé—il est léger, il est frais et il est chic. Il ne se froisse pas et un joli modèle de Paris entrevu dans un de nos grands magasins frappe par sa distinction. Cette toilette est exécutée en voile de soie café au lait. La jupe présente trois volants superposés; le corsage croisé se taille d'une pièce avec les manches et s'ouvre sur un gilet de dentelle avec col Médicis.

• • •

Le retour du volant semble être le commencement d'une révolution contre la simplicité des robes. La plupart des toilettes d'après-midi en étoffe légère sont exécutées avec des volants; ainsi une robe de soirée en mousseline de soie blanche est très facile d'exécution. La jupe montée sur un fourreau de soie comprend quatre volants superposés. Le corsage taillé d'une pièce avec les manches s'orne d'une étole de moire rentrée devant et derrière dans la ceinture de mousseline de soie. Roses nuancées devant au corsage.

RECETTES

Poule au chou

Mettez une poule dans une casserole, couvrez-la d'eau avec poivre et sel et faites bouillir jusqu'à ce que la volaille amollisse. Retirez du feu et mettez dans une autre casserole un bon morceau de beurre, laissez brunir ce beurre. Ouvrez la poule par le milieu et mettez dans la casserole au beurre avec des petites tranches de lard salé, un oignon, un peu de persil, poivre et sel. Mettez alors un chou coupé en gros morceaux pour couvrir le tout. Laissez mijoter doucement une heure ou deux.

• • •

Gâteau au café sans oeufs

Ingrédients: 1 tasse de café fort; ½ tasse de graisse; 1 tasse de sucre brun; 2 tasses de raisins hachés; 1 cuillerée à thé de soda; 1 muscade rapée; ½ cuillerée à thé de canelle; 2½ tasses de farine; 1 cuillerée à thé de poudre à pâte.

Préparation: Faites bouillir le café, la graisse, le sucre et le raisin pendant trois ou quatre minutes. Laissez refroidir un peu et ajoutez 1 cuillerée à thé de soda dissout dans de l'eau bouillante puis de la muscade, la cannelle et un peu de sel. Enfin la farine et la poudre et faites cuire à un feu doux.

• • •

Pouding aux oranges

Ingrédients: 3 ou 4 oranges; 2½ tasses de lait; ½ tasse de sucre; 3 oeufs; 1 cuillerée à thé de vanille.

Préparation: Tranchez les oranges. Faites bouillir le lait: jetez-y les jaunes d'oeufs battus avec le sucre pour faire prendre en crême. Ajoutez la vanille et jetez sur les oranges. Brassez les blancs d'oeufs en neige et ajoutez à la sauce aux oranges refroidie. Finissez ce pouding avec un peu de coco (cocoanut).

• • •

Pouding à la Rhubarbe

Tranchez de la rhubarbe en petits morceaux pour garnir le fond d'un plat. Saupoudrez de sucre et de muscade et couvrez de miettes de pain. Continuez de mettre des rangs de rhubarbe couverts de sucre, muscade et pain jusqu'à ce que votre plat soit plein finissant avec de petits morceaux de beurre. Faites cuire dans un fourneau à feu doux. Servez avec sauce sucrée ou avec de la crême.

QUESTIONS ENFANTINES

La propreté dans notre intérieur doit pendant la saison d'été recevoir encore une attention plus spéciale qu'en les autres saisons de l'année car une maison mal tenue, négligée, engendre et fait germer les maladies. Aussi faut-il donner libre cours au soleil, ne pas craindre de laisser entrer, comme un hôte bienfaisant, le vent frais du matin et la brise tiède du soir. Voilà des agents importants et puissants pour la santé. Va sans dire qu'il faut aux portes et aux fenêtres des grillages bien ajustés, autrement vous risquez fort de voir les murs, plafonds, meubles et surtout le garde-manger, envahis par une légion de cette petit bête qu'on appelle **mouche**. Ce sale insecte, inoffensif en lui-même, est le propagateur le mieux. organisé pour apporter et déposer les germes de maladies contagieuses. Naissant dans la malpropreté et les rebuts, ces bêtes sont, avec raison, la terreur des médecins.

Les personnes fortes résistent aux attaques cachées de la mouche, mais c'est chez l'enfant et surtout le bébé que les victimes sont plus nombreuses. Aussi faut-il pendant cette saison donner un soin jaloux au lait, le mettre hors de l'atteinte de ces sales bêtes; aussi avoir la certitude que le bébé ne boira pas de lait contaminé et portant le germe d'aucune maladie. Il en est de même de l'eau donnée au bébé et des ustensiles dont on se sert pour ses petits repas.

Donc, pendant la saison d'été, pratiquons et développons la propreté jusqu'au point den faire un vice.

• • •

Le moyen d'avoir un bébé bien portant pendant les mois d'été

N'oubliez pas de donner souvent de l'eau au bébé. Il en a plus besoin que vous. S'il s'éveille la nuit donnez-lui de l'eau et non pas à manger..

• • •

Ne donnez aucun remède à l'enfant sans consulter votre médecin.

• • •

Ne le prenez pas trop souvent et ne le bercez pas à chaque fois qu'il pleure. Car, si vous vous en occupez trop il deviendra nerveux et voudra se faire prendre à tout instant.

• • •

Ne couchez pas les bébés avec vous. C'est très mauvais—outre le danger qu'il y a de les étouffer; les enfants ont besoin de tout l'air possible et il vaut beaucoup mieux qu'ils couchent seuls et le jour et la nuit.

• • •

Ne le gardez pas dans la maison. Mettez-le à l'ombre et gardez-le dehors aussi longtemps que possible.

• • •

Si le bébé devient malade, ne lui donnez pas de lait mais de l'eau bouillie jusqu'à ce que vous ayiez vu le médecin.

TRAVAIL LU PAR Mlle ALICE GAGNON LE 20 MAI 1915.

Mes Seigneurs, Mesdames, Messieurs:—

Il serait regrettable de laisser s'écouler ces quelques heures aux émotions toutes françaises sans en réclamer notre part, nous les dignes enfants des preux chevaliers de France. Il y aurait des mécontents c'est sûr, d'autant plus que le patriotisme est la note caractéristique de notre société. — On m'a confié un travail plutôt ardu. Mais je suis heureuse et fière quand même, qu'on m'ait choisie pour être l'intermédiaire entre vous, Mesdames et Messieurs, et les Demoiselles Catholiques de Langue Française, pour faire valoir les droits à la fierté que nous devons avoir d'être ce que nous sommes. Je viens en toute confiance, car je n'ai aucun doute que mon auditoire sera aussi indulgent qu'il est distingué et j'y compte.

Ce soir, il vous fut donné d'admirer Jeanne d'Arc, la vaillante pucelle d'Orléans désignée de par Dieu pour réhabiliter le royaume de nos Pères.

La France a eu ses héros, nous nous en réjouissons: mais hâtons-nous de dire que le Canada n'a pas été une terre stérile et nous pouvons affirmer avec orgueil qu'elle a été féconde en hommes courageux et en femmes héroïques. Je vanterai surtout les vaillantes de mon sexe, ce qui est plus de mon ressort. Vous me le pardonnerez, Messieurs. D'ailleurs il nous arrive si peu souvent d'avoir une occasion favorable pour faire valoir le courage dont le sexe faible est capable "quoi qu'on dise" que je ne suis pas fâchée d'en prendre avantage ce soir.

Je nomme d'abord Madeleine de Verchères qui à l'instar de Jeanne d'Arc n'avait que quatorze ans à l'époque de ses premiers faits d'armes, trompant l'ennemi de si héroïque façon.

Les femmes de Sparte se sont immortalisées par leurs paroles, dit-on, les femmes de la Nouvelle-France se sont fait admirer par leurs gestes. C'est ainsi que sans la dot d'Hélène Boulé le marin saintongeois, en dépit de son génie, n'aurait pu entreprendre ce voyage qui fixa à jamais les destinées du Canada.

Vient ensuite la gracieuse figure de la Marquise de Boucherville qui, avec son intelligence et sa grande faveur à la cour obtint des passeports et des lettres de créances aux Révérends Pères Jésuites qui fournirent au pays des martyrs si glorieux.

Inclinons-nous devant la vénérable Mère d'Youville, la fondatrice de cette oeuvre incomparable qui depuis quelque deux cents ans entretient dans notre sol, la fleur merveilleuse de la charité et du dévouement le plus sublime, la Communauté des Soeurs Grises. Saluons ensuite le glorieux cortège des religieuses enseignantes, présidé par Madame de la Peltrie et Marguerite Bourgeois.

Pour ne pas être ingrate envers le cher Alma Mater qui m'a vue grandir, je dois envoyer un merci du coeur à la vénérée fondatrice des religieuses de Jésus-Marie de Sillery: Mère St-Cyrille. Et puis je mettrai dans mon merci un double acte de reconnaissance à l'adresse de Mère Marie Rose qui fonda une communauté qui se rapproche à plus d'un titre de la mienne. Je veux parler des Soeurs des S.S. Noms de Jésus et de Marie.

Maintenant, je rapporte un fait antérieur et qui date de 1760: et je vous défie de trouver dans n'importe quelle autre histoire une vaillance approchant celle dont faisaient preuve les femmes de cette époque. La Nouvelle-France épuisée par sa dernière victoire fit un suprême effort pour repousser l'envahisseur et mit ainsi tous ses hommes valides sous les drapeaux. Tous les chevaux ayant été réquisitionnés par la cavalerie, il n'en resta plus pour les travaux des champs. Il n'y eut que des femmes pour transporter les vivres aux combattants. Elles s'attelèrent donc à 270 charettes et traînèrent de Batiscan à l'armée — une distance de 18 lieues — 700 barils de lard et de farine pour permettre aux braves de résister encore 12 ou 15 jours.

En feuilletant nos annales, on est saisi d'admiration en présence de ces missionnaires intrépides et de ces éminents évêques qui sont les champions de nos droits et de notre foi dont l'histoire conserve les noms dans l'éternelle jeunesse de la gloire.

J'en passe et j'arrive enfin à l'époque où le Canada, devenu grand par ses nobles aspirations fut une proie à désirer. Longtemps, nous avons résisté à la raison du plus fort qui, à la fin, l'emporta: l'anglais nous conquit. Depuis, nous devenions d'après les traités, tout à fait libres de pratiquer notre religion, de parler et d'enseigner notre langue, enfin de jouir de toute l'indépendence à laquelle notre nationalité avait droit. On n'a pas tenu parole à notre endroit, et voilà qu'il nous fait combattre non plus pays contre pays, mais ce qui fait plus mal au coeur, frères contre frères.

Nos pauvres compatriotes d'Ontario savent ce qu'il en coûte pour sauvegarder leur foi et leur langue. C'est au prix de bien des luttes et de bien lourds sacrifices qu'ils devront remporter une victoire qui hélas! ne leur sourit pas encore. Nous devons toutes nos félicitations à l'Association Catholique de la Jeunesse Française qui a pris l'initiative d'une propagande active en vue d'aider pécuniairement ces chers "blessés" de notre race, — et à qui il faut faire oublier à tout prix l'oppression qu'on fait peser sur eux. Je ne saurais trouver meilleure occasion de citer un passage du magnifique discours que prononça notre vénéré Archevêque en parlant de nos frères d'Ontario, lors du 1er Congrès de Langue Française à Québec, en 1912.

"La persécution, dit-il, décourage les races sans vigueur et les hommes sans convictions, comme la tempête abat les arbres sans racines. Mais elle provoque et ravive le courage des coeurs vaillants. A ceux qui veulent nous arracher ce qui nous appartient, nous devons répondre, avec une fierté toute française et une détermination toute britannique: "Ce que nous avons, nous le gardons". C'est la fière réponse du vieux gouverneur Frontenac à l'envoyé anglais qui lui demandait de rendre ses canons: "Viens les prendre."

Aimons notre race et notre langue et défendons-les. Reconnaissons ce que notre doux parler de France contient de force, de poésie, d'éloquence et d'harmonie. Ayons la noblesse des sentiments qu'il exalte dans la perfection des formes qui le font resplendir.

Apprenons aux tout petits, à chérir leur patrie. Imprégnons leur âme qui n'est encore qu'un mol argile, de sentiments nobles à l'égard de leur foi et nourrissons leur coeur de l'amour de leur langue. La génération qui pousse demande de ces caractères trempés qui n'ont pas peur de résister au lâche asservisseur. Que j'aime ce mot de Monsieur Armand Lavergne qui disait dernièrement dans une conférence aux Dames Canadiennes de Montréal: "Ne vous préoccupez pas tant de voir si votre enfant aura du talent. Dans notre race, dit-il, c'est presqu'un voeu superflu — occupez-vous de lui donner du caractère."

Quand on a été dès l'enfance bercé par les flots bleus du St-Laurent — fleuve unique au monde — on se sent heureux d'être Canadien-Français et l'on y vit dans la plus parfaite tranquillité. Mais quand on arrive dans un coin du pays où il nous faut goûter le fiel du fanatisme, alors on sent son patriotisme se réveiller, on se révolte et ma foi, on serait peut-être tenté de jeter le gant à l'insulteur qui ne sait rien respecter de ce que nous avons de plus cher et de plus précieux.

Ce serait le peser dans sa propre balance mais aussi se servir de sa fausse monnaie et c'est vilenie.

Souhaitons plutôt de voir bientôt se lever le jour où nous verrons les deux nationalités prépondérantes du Canada s'allier pour poursuivre l'idéal qui leur ouvrira leur véritable voie dans le monde.

A L'ACADEMIE PROVENCHER

L'absence de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque à l'anniversaire de sa consécration, au mois de mars dernier, avait été regrettée par nos petits enfants des écoles et leurs maîtres et maîtresses car tous l'aiment bien et le respectent, notre archevêque; aussi mardi, le 1er juin, les Cadets de Saint-Boniface, anciens élèves de l'école Provencher, aidés des élèves actuels sous l'habile direction du Révérend Frère Joseph, principal, donnaient-ils en l'honneur de Sa Grandeur une séance où la tragédie se mêlait à l'harmonie de la musique et du chant.

On a interprété avec grand succès "La Prise de Québec" et cette tragédie jouée dans un moment où l'Europe entière est sous les armes, ne pouvait manquer d'éveiller le patriotisme tout en nous remplissant d'admiration pour la lutte suprême qui se livrait alors pour la conquête de notre patrie. Sans vouloir amoindrir le talent de tous les acteurs ni enlever la part de félicitations qui revient à chacun, il a été facile de constater que les principaux rôles ont été remplis avec distinction.

L'orchestre de l'Académie, toujours prodigue, s'est fait entendre plusieurs fois pendant la représentation, ce qui nous a permis d'apprécier non seulement l'ensemble de l'exécution mais encore le brio avec lequel les morceaux furent enlevés. Et dire que parmi les exécutants il y a des tout petits qui manient l'archet avec une assurance d'artiste. L'entrain et le volume de sons déployés dans le chant de nos petits garçons, dénotent une maitrise sûre et des poumons pleins de vigueur et de santé.

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, dans une trop courte allocution, a su tirer une foule de leçons pratiques de la tragédie montrant que le Canada est notre Mère-Patrie et que la conquête fut notre salut.

Mater.

Saint-Boniface, le 2 juin 1915.

POUR VOIR L'HEURE LA NUIT

"Dans la tranchée, c'est kif-kif comme dans "Caroline": quand on n'a pas de fourchette, on mange avec ses doigts. Mais quand on n'a pas de lumière, c'est pas le rêve; mais on ne se fait pas de bile pour cela, les Boches font le nécessaire."

Le poilu qui écrit ces lignes explique par un exemple de quelle façon nos ennemis s'y prennent.

C'était le 7 avril, à 8 heures du soir. Il faisait noir et il s'ennuyait "à cent sous l'heure" dans son abri de mitrailleuses. L'idée lui prit d'aller faire un tour dans le boyau avancé de la tranchée voisine.

Il y trouva les sentinelles qui veillant à leur poste d'écoute et quelques réservistes attendant leur tour de faction.

—Quelle heure est-il? lui demanda l'un d'eux.

—L'heure? Pour te dire ça, il fait trop noir, vieux. Et les allumettes sont aussi chères que rares.

C'est alors qu'un vieux briscard intervint:

—Vous tourmentez pas, les gars, vous allez avoir du feu. Suffit de savoir y faire, avec les Boches!

Et s'adressant à deux jeunes de la classe 14:

—Vous deux, feu à répétition sur la tranchée boche. Et que ça saute!

Le tir fut exécuté. Soudain, devant la tranchée française, une étoile s'épanouit. C'était une fusée allemande. Craignant une mauvaise farce, les Boches avaient jugé propice d'éclairer le terrain!

—Ils ont encore marché dans la "combine"! conclut le vieux briscard avec un air vainqueur. A présent, sors ta montre et regarde l'heure!



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LE MEDECIN

Le médecin, de par ses fonctions, est destiné à jouer un rôle si noble que l'on a dit avec justesse que la pratique de la médecine était un véritable sacerdoce. Sacerdoce! Oui, car ses loisirs, son sommeil ne seront nullement respectés. C'est un être dont l'intelligence et toutes les facultés devront être à la merci de ses clients. Heureux mille fois, quand ce client qui se fait rare de nos jours estime à leur mérite les services rendus par le médecin. Sacerdoce! Oui, car les trop nombreux clients exigeront qu'il réponde à l'appel de suite; sinon ils iront en chercher un autre. Il sera forcé de se déranger suivant leur bon plaisir; et quand il réclame le modeste tribut de ses labeurs, on lui répondra d'attendre, qu'il est riche, qu'il a bien le temps, et qu'après tout il faut bien qu'il marche puisqu'il a juré de soigner tous les malades.

Souvent le prêtre et le médecin s'associent pour leurs oeuvres, et ce n'est pas ce qui contribue le moins à rehausser les fonctions de ce dernier. C'est lui qui assistera à l'arrivée du petit être au berceau, et qui pour franchir les différentes étapes de la vie, profitera des données scientifiques de son médecin.

Qu'il me suffise, afin de démontrer la valeur de ces données de ne citer qu'un exemple. Les médecins, grâce aux découvertes de Pasteur, ont diminué en Europe la mortalité due à la diphthérie à 35 p. c. Et l'on estime avec raison qu'au bas mot deux cents mille enfants sont annuellement arrachés des bras de la mort. Et Dieu sait la joie du médecin quand il remet à sa mère le petit être dont il a la certitude d'avoir sauvé la vie. Et c'est bien ici le cas de dire que "sècher une larme est une gloire plus noble que répandre des flots de sang."

Le médecin est le meilleur ami de tous il est pour ainsi dire membre de chaque famille, puisqu'il y pénètre en étant mis au courant de ses secrets. Un jour, en causant avec un Père Rédemptoriste sur ce sujet, il me dit: "Enfin, pour tout résumer, je ne crains pas d'affirmer qu'on bon médecin dans une paroisse est une véritable bénédiction." Oui, il sera une véritable bénédiction s'il possède la science suffisante, l'honneur et les vertus sérieuses qui font que sa vie privée défie tout contrôle.

Ce médecin, lecteurs, il est précieux: il faudra vous l'attacher, en faire votre conseiller, ne pas craindre de vous y confier, car il sera fidèle au serment d'Hippocrate: "Ce que je verrai ou entendrai dans l'exercice de mon art, ou même hors de mon ministère et qui ne devra pas être divulgué, je le garderai comme quelque chose de secret et je me tairai."

Conséquemment, ceci amènera le médecin sur différents terrains quelque peu étrangers à son art; mais où il pourra être d'un précieux concours.

On voit donc que son rôle est vaste, difficile et rempli d'énormes responsabilités; et pour y répondre pleinement, j'estime dans mon humble opinion qu'il doit vivre entièrement de sa profession, dont les revenus lui permettront de faire honneur à son rang dans une large mesure. De nos jours plus que jamais, le médecin a besoin de se livrer à l'étude, afin de se tenir au courant des développements récents de la science, et ce pour le plus grand bien de ses clients qui y retrouveront leur argent. Comment veut-on qu'il y arrive si, comme j'en ai eu maintes fois la preuve, ses revenus lui permettent à peine l'abonnement à une couple de revues et si ses loisirs sont entièrement remplis par des travaux étrangers à sa profession, et dont il espère retirer le pain de sa famille.

Et s'il est vrai de dire que le médecin qui s'honore ne doit jamais souiller sa main en exigeant le denier du pauvre et que de plus il accomplit son devoir comme l'enseigne Ciceron: "Non par souci de la rénumération qu'il en retirera, mais bien plutôt par pur sentiment d'honnêteté", à plus forte raison faut-il que le client auquel la fortune ne fait pas complètement défaut, estime ces hautes qualités en ne marchandant pas à son meilleur ami le pain qui nourrira sa famille, le pain qui le récompensera dans une faible mesure, le pain enfin qui lui permettra de ne se livrer qu'à la pratique de son art en lui ménageant de temps à autre ces loisirs si nécessaires à son maintien au niveau des découvertes médicales et chirurgicales récentes.

LA FEMME

La femme n'est pas une servante, mais une compagne, un aide que Dieu a donné à l'homme pour les difficultés de la vie présente. Sa mission au foyer domestique est surtout une mission de dévouement et d'affection, sa vertu spéciale doit être la douceur, l'amabilité chrétienne, qui est la fleur de la charité.

Soumise à son mari comme à son chef, elle doit étudier ses inclinations et ses volontés et s'y conformer en tout ce qui est permis et raisonnable. Douce et affectueuse, elle doit lui rendre la vie plus facile, partager ses joies et ses peines, l'édifier par sa piété le soulager dans ses travaux.

Elle doit aussi apporter à la vie le modeste tribut de ses lumières, éclairer et seconder son mari dans ses résolutions et ses entreprises, l'avertir dans ses écarts, s'il avait le malheur de dévier du bon chemin, elle doit mériter par sa prudence de devenir la confidente de ses épreuves.

Elle doit prendre le plus grand soin possible de sa mission, et réaliser le plus qu'elle pourra, le beau portrait que nos saints Livres ont fait de la femme forte. L'homme étant obligé au travail, quelle que soit sa condition, c'est à la femme de procurer le bon ordre dans la maison. Heureux le foyer où se trouve une femme soigneuse et active. Tout y respire un air d'aisance, de paix et de joie tranquille. Repas, vêtements, meubles, tout est irréprochable, tout fait plaisir à voir même dans la pauvreté. L'homme qui habite cette heureuse maison n'est point tenté d'aller chercher ailleurs son plaisir et son délassement; il se plaît avec les siens; leur vue, leur affection, leurs tendres caresses lui sont plus chères que tous les plaisirs du monde.

—Du **Droit** d'Ottawa.

LA PROHIBITION EN 1914

Le "Journal' de Providence, un des plus sérieux organes quotidiens en Rhode-Island, rappelle les développements considérables accomplis durant l'année 1914 en matière de prohibition.

Voici les principaux faits qu'il énumère:

1—Au début de la guerre, la vente de la vodka est abolie en Russie par décret impérial et durant ces derniers jours, la bière est bannie de Petrograd.

2—La France défend le commerce de l'absinthe.

3—En Angleterre, les autorités réduisent le nombre d'heures pendant lesquelles les buvettes peuvent rester ouvertes.

4—L premier mars, la loi de la prohibition est proclamée dans l'Etat du Tennessee.

5—Le premier juillet, la Virginie de l'Ouest se range à son tour sous le régime de la prohibition.

6—Le trois novembre, l'Arizona, le Colorado, l'Oregon et l'état de Washington adoptent des amendements à la constitution prohibant la vente des liqueurs dans les limites de ces Etats.

7—Le vingt-deux décembre, la majorité des représentants à la Chambre basse fédérale se déclare en faveur de soumettre un amendement à tous les Etats, au sujet de la prohibition.

A ces faits généraux de premiè re importance s'en rattachent une foule d'autres moins éclatants, démontrant à n'en pas douter que les principes de la prohibition gagnent considérablement de terrain.

On a beau vouloir les ignorer totalement ou les juger comme n'étant pas sérieux, il n'en reste pas moins acquis que la prohibition est aujourd'hui l'un des plus vivants problèmes qui occupent l'attention des économistes et des sociologues américains.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

UN GOUVERNEMENT CHRETIEN

De tous les gouvernements européens, un seul était vraiment chrétien, chrétien dans ses actes, dans sa législation, dans ses rapports avec le Saint Siège: le gouvernement belge. La guerre l'a chassé de son pays, l'a forcé à s'établir en terre étrangère, mais là, comme sur le bien-aimé sol belge, il demeure chrétien, non pas timidement et d'une manière effacée, mais ouvertement, publiquement et fièrement. Ceux-là qui ont pu suivre de près la vie religieuse du gouvernement belge au Havre, en ont rapporté une haute idée et puisé un merveilleux réconfort. Dans la **Croix**, de Paris, M. François Veuillot signalait récemment la haute portée des manifestations religieuses du gouvernement belge. Son récit vaut d'être cité en entier. C'est un beau rayon d'espérance perçant les ténèbres de la lutte actuelle.

"Un de mes amis, écrit M. F. Veuillot, se trouvait, l'un des derniers dimanches, au Havre, auprès du gouvernement belge.

Il eut l'émotion et le réconfort d'assister, dans la belle église de Sainte-Adresse, à la messe dominicale célébrée pour la colonie.

Encore sous le charme et l'édification de cette cérémonie très simple et très grande, il m'en a retracé les précieux enseignements. Ce fut, malgré son caractère intime, une solennité nationale.

L'église était comble. Toute cette population belge, que la présence du gouvernement a groupée sur les hauteurs de Sainte-Adresse, s'était donné rendez-vous dans l'église, au matin du jour consacré au Seigneur. Elle venait prier pour la patrie, reconstituée sur une terre hospitalière.

Autour de l'autel, le drapeau de la Belgique mariait ses couleurs à celles du drapeau français.

Or, parmi ces soldats, ces fonctionnaires et ces employés parmi tous ces représentants de la société belge, on remarquait, sans apparât ni distinction, mais aussi sans respect humain, les membres du gouvernement belge assistant au Saint Sacrifice.

Ils étaient là, pieusement recueillis, non en personnages officiels venus par courtoisie à une cérémonie religieuse, mais en fidèles, obéissant avec scrupule aux lois de l'Eglise. Dans leurs livres de messe, ils suivaient attentivement l'office.

Au moment de la communion, ils accompagnèrent à leur rang, le peuple qui s'avançait vers la Table Sainte.

Ce fut une minute émouvante. L'assistance presque tout entière se leva, pour prendre part au banquet divin. Toute cette élite du peuple martyr, en qui se concentre aujourd'hui le gouvernement de la Belgique exilée et indépendante, s'agenouillait humblement pour recevoir le Dieu réparateur et fort.

Et les chefs de ce peuple, la Belgique officielle, étaient là, unissant leur détresse au Consolateur infini, unissant la puissance divine à leur résistance inébranlable.

Ce fut un prêtre belge, le chapelain de l'église et de la colonie, M. l'abbé Du Bois, qui prononça l'allocution dominicale.

Il poursuivait une série d'instructions apologétiques. Et, ce jour-là, c'était la souffrance qui formait l'objet de son enseignement.

Quelle leçon de poignante actualité! Mais aussi, quelle force incomparable de relèvement et d'encouragement, dans cette explication chrétienne de la mystérieuse loi qui nous condamne à souffrir! Comme on sentait que cette prédication apaisait et soutenait toutes ces âmes unies à Dieu! Et, parmi elles, en particulier, celle d'un des membres du gouvernement, M. Renkin, ministre des Colonies, qui venait d'apprendre la mort héroïque de son fils, un lieutenant de 25 ans, tué à l'ennemi. D'une famille nombreuse, il ne lui restait plus naguère que deux fils. L'un vient de périr en accomplissant glorieusement son devoir; l'autre, adjudant, continue de se battre.

C'est ainsi que chacun, parmi les défenseurs et les dirigeants de ce peuple, est fidèle au devoir.

Et les chefs de la nation viennent publiquement puiser à la source du devoir. Dieu leur donnera le triomphe. Prions-le, pour qu'il daigne en même temps faire comprendre à l'autres la leçon!

CA CROULE PARTOUT

L'affaire Zanzibar démontre que l'Eglise officielle d'Angleterre est en train de se désagréger. Les sectes dissidentes ne sont pas dans une situation plus prospère. Encore cette année, les méthodistes et les wesleyens sont forcés d'admettre que la diminution de leurs membres qu'on signalait déjà l'an dernier va en s'accentuant. Chez les baptistes, cela est encore plus apparent. Seuls les congrégationalistes n'accusent pas une diminution de leurs membres. Cela s'explique par le fait qu'on peut appartenir à cette secte en croyant ou en ne croyant pas ce qu'on veut. Comme on le notait récemment, ce sont les ritualistes de l'église des libres-penseurs.

DES PRIERES POUR LE TRIOMPHE DE L'ITALIE

Une dépêche à l'**Araldo,** journal italien de New-York, nous apprend que le Pape a autorisé l'église d'Italie à offrir des prières spéciales pour le triomphe des armes italiennes.

Encore une preuve, dirait le **Free Press,** de la germanophilie du Pape et de l'Eglise en Italie.

LE POURQUOI DE CERTAINES OPPOSITIONS

Selon la **Croix** de Paris plusieurs **Semaines Religieuses** sont censurées et des préfets y ont supprimé le texte des prières pour la paix. C'est une violation du droit du pouvoir épiscopal, note la **Croix.** Elle est encore plus à déplorer à l'heure actuelle où les catholiques français font tant d'efforts pour ramener à leur patrie les sympathies des catholiques des nations neutres.

C'est la persécution contre l'Eglise qui a valu à la France l'antipathie de tant de catholiques neutres. A moins que ses gouvernants n'y fassent trève, elle ne peut escompter regagner les sympathis auxquelles elle a mille fois droit.

ENCORE UNE AUTRE PREUVE

Le cardinal secrétaire d'état vient de donner au nom du Souverain Pontife la somme de 40,000 francs au cardinal archevêque de Paris, lequel les devra affecter au soulagement des victimes de la guerre. Accompagnait cet envoi une lettre qui est tout à la fois une leçon à ceux qui prétendent que la France a cessé d'être la grande nation catholique, digne du beau titre de fille aînée de l'Eglise, et un éclatant démenti à ceux qui prétendent que le Pape est germanophile.

Il y est écrit: "Parmi eux méritent une mention particulière ses fils de France, les enfants de cette nation qui, à juste titre, a été appelée la fille aînée de l'Eglise, qui donna toujours des preuves splendides de sa générosité pour les oeuvres catholiques spécialement pour les missions, et qui présente en ce moment, et depuis plusieurs mois, d'un bout à l'autre de son territoire, à l'armée, comme dans les ambulances et les hôpitaux et jusque dans la moindre bourgade, des manifestations éclatantes de foi et de piété, dont le Saint-Père est grandement consolé."

LE REVE D'UN BUVEUR

Un ouvrier, un peu trop buveur, raconta un matin à sa femme qu'il avait eu un rêve pendant la nuit.

Il avait vu quatre rats s'approcher de lui, l'un après l'autre. Le premier était gros et gras, les deux autres étaient fort maigres, le quatrième était aveugle. Le brave homme était inquiet, car il avait entendu dire que les rats portent malheur.

La pauvre femme ne pouvait trouver l'interprétation du songe. Son petit garçon, fort intelligent, fut le Joseph de ce nouveau Pharaon. "Le rat gros et gras, dit-il à son père, c'est le cabaretier du coin que tu vas voir souvent, et à qui tu portes toute la monnaie. Les deux maigres, c'est maman et moi, et l'aveugle c'est toi, papa."

Ce mauvais rêve est bon pour qui en comprend ainsi le sens et agit en conséquence.

UN PEU DE LUMIERE SUR LES CAISSES POPULAIRES

Prétendre que nos grandes institutions financières sont capables de faire l'éducation économique de nos travailleurs, c'est prétendre que nos Collèges et nos Universités sont en mesure d'enseigner les grosses lettres à tous les enfants du Canada.

Maintes fois déjà nous avons démontré cette vérité. Il est bon toutefois d'y revenir encore. Prouver que c'est là l'opinion des autorités économiques les plus compétentes, c'est donc prouver qu'il est difficile de combattre les Caisses sans être de mauvaise foi ou sans faire preuve d'une ignorance impardonnable.

M. Alphonse Courtois, secrétaire perpétuel de la Société d'Economie politique de Paris en parlant de la nécessité de créer ce genre de Crédit s'exprime comme suit:

Inutiles les Caisses populaires, dira-t-on, les banques rendent les services que les Caisses peuvent rendre.

Cependant, les autres pays sont aussi bien que nous, mieux que nous, peut-être, pourvus de banques ordinaires faisant face, souvent sur une plus grande échelle que chez nous, aux services que rendent nos banques. Il faut donc croire que les Caisses Populaires ont une raison d'être spéciale à laquelle ne répondent pas nos institutions financières de Crédit.

Une société coopérative est une association dont chaque membre, de situation modeste d'ailleurs, est en même temps client et commandataire. Elle est mutuelle, chacun donnant et recevant en droit si ce n'est constamment en fait.

Son but n'est pas la bienfaisance, mais la consommation, avec compensation préalable de services déterminés par les statuts".

Il est facile de le constater, les économistes d'Europe mettent une grande différence entre les institutions financières et les Caisses.

Les banques, là-bas comme ici, sont créées pour le grand commerce, la grande industrie; les Caisses pour les besoins journaliers du petit peuple. Les prêts consentis par les banques ne sont jamais ou presque jamais au-dessous de cent piastres. L'immense majorité de ceux que concentrent les Caisses ne dépassent jamais cent piastres. A preuve, la Caisse de Lévis, qui sur 7,500 prêts en a fait 5,500 pour des sommes variant de vingt-cinq sous à cent piastres.

Assez pour aujourd'hui. Nous reviendrons encore pour prouver que Banques et Caisses sont faites pour s'entendre. Elles sont aux antipodes et par leur organisme, par leurs opérations.

Avec de la lumière et le temps, bien des intelligences finiront par s'éclairer et par comprendre que les Caisses sont nécessaires partout si nous voulons rendre notre peuple travailleur économe et prévoyant.

J.-P. Lefranc.

CE GIN PUR

Certains fabricants de gin n'osant pas se dresser contre les témoignages des médecins et des savants qui déclarent que l'alcool est un poison cherchent à faire une distinction en alcool "pur" et alcool "impur".

Inutile d'ajouter qu'au dire de ces fabricants par trop intéressés leur gin est d'une pureté "virginale" et conséquemment c'est le seul gin qu'il faut boire.

Pour réfuter cette fausseté que "l'alcool pur" et par conséquent le fameux gin "virginal" en question n'est pas dangereux et nuisible, mais bien au contraire très recommandable, citons cette déclaration du Dr Belval:

"Bon nombre de personnes s'imaginent encore que les désordres produits par l'alcool dans l'organisme humain sont uniquement l'oeuvre des alcools "impurs", et que les alcools purifiés sont inoffensifs. "C'est un erreur fatale". Quelle que puisse être leur pureté, les spiritueux consommés habituellement, quoique modérément, aboutissent toujours à mettre le désordre dans les fonctions du corps et de l'esprit."

Voilà donc pour détruire la légende du gin "pur" bienfaisant et recommandable.

LA MODE ET LA FEMME CHRETIENNE

Au Congrès des femmes chrétiennes tenu récemment à Epinal, en France, Madame Caël fit un rapport sur ce sujet: La mode et la femme chrétienne. Quelques passages de ce rapport pourraient trouver chez nous leur application:

"La coquetterie, dit-on, naît en même temps que la femme. Voilà l'arme, bénigne en apparence, qui servit aux destructeurs de nos forces morales. (L'honneur cependant est la force d'une nation!) voilà la manoeuvre habile qui s'introduisit, timidement d'abord, s'apprivoisa bientôt, et entraîna ainsi notre faible sexe dans des excentricités qui dépassent désormais toute mesure, blessant, sans le moindre scrupule, avec un cynisme souvent révoltant, la morale la plus élémentaire et la plus indulgente.

"Qu'elles ne se froissent donc pas, ces pauvres dégénérées, si on commet souvent à leur endroit des erreurs involontaires, en les confondant avec les femmes qu'on méprise, puisqu'elles se font les absurdes complices de modes que l'on fait lancer par le monde du théâtre, dont on sait trop souvent la vie de scandales et les exhibitions honteuses.

"Une octogénaire lyonnaise, femme de bon sens et d'esprit, recevait dernièrement dans son salon une de ces poupées du XXe siècle, agencée à la mode du jour, Elle en fut stupéfiée et ne put, aussitôt son départ, s'empêcher de lancer à son adresse, cette juste critique: "De mon temps, dit-elle, les femmes pas comme il faut tâchaient d'imiter celles qui l'étaient; aujourd'hui, ce sont celles qui se piqueraient volontiers, à l'occasion, d'intégrité morale, qui se plaisent à imiter les coiffures, les costumes, les attitudes provocantes et malséantes des autres."

"Il faut remonter à la décadence romaine en effet pour trouver pareilles licences, pareils étalages d'indécente incorrection, auxquels les rues, les théâtres, les boudoirs, les plages, et les casinos ne suffisent plus; mais, faut-il l'ajouter? ces modes abominables pénètrent dans nos églises, et celles qui les portent, inconsciemment sans doute, bien légèrement du moins, n'ont pas l'air de se douter qu'elles insultent à la majesté, à la sainteté de Celui qui y habite. Certaines, oubliant toutes convenances, vont même bras nus et guimpes ajourées à la Table Sainte, recevoir Celui que les anges saluent, dit l'Ecriture, en se couvrant de leurs ailes.—Sont-ce des chrétiennes, cela? Et ce nom respectable et sacré, dont nous avons hérité du Christ Jésus, peut-il admettre cette alliance inacceptable de coutumes indécentes et de témoignages de piété?—Non, assurément!—Aurait-il, par hasard, changé de sens dans notre société malade, dans notre air ambiant si funeste et si corrompu?"

Autour de la Ferme



LE MARCHE

S'il y a eu la semaine dernière augmentation de bestiaux offerts en vente, ce fut d'un autre côté les catégories ordinaires et moyennes qui primèrent le marché. Un excellent groupe de taureaux a obtenu les mêmes bons prix que la semaine précédente; une consignation de beau bétail a même obtenu 9 sous, mais hormis ces exceptions le meilleur bétail s'est vendu entre 8½ et 8¾. Une augmentation importante s'est faite sentir dans le "grass cattle", mais les vendeurs devront avoir l'oeil au grain, car il est certain que les prix tomberont dès qu'aura été satisfaite la demande locale. On a noté la semaine dernière une bonne augmentation dans le bétail d'élevage et de race. Comme le marché aux animaux de race est faible dans le sud et qu'il n'y a qu'une maigre demande des acheteurs de l'ouest, les prix sont plutôt mauvais, 25 à 50 sous le cent de moins que la semaine dernière. Samedi les meilleurs taureaux de deux ans obtenaient de 6¼ à 6½; ceux d'un an—de choix—obtenaient de 5¾ à 6 sous. On offre de 5½ à 5¾ pour les génisses. Ceux qui connaissent le marché sont d'opinion qu'il y aurait avantage à garder de quatre à six semaines les animaux de race et d'élevage: le marché sera meilleur et l'état du bétail aussi. Le marché est des moins favorables aux laitières: on offre par tête $10 et $15 de moins qu'il y a trois semaines. Des laitières de choix obtiennent de $60 à $75, tandis que l'ordinaire va de $38 à $45. Les vaches maigres, celle qu'on se procure surtout pour les pâturages sont à 75 sous de moins au cent qu'il y a dix jours. Les meilleures obtiennent de 4½ à 4¾.

Le marché aux cochons a été un peu plus solide qu'auparavant. Le lundi il s'ouvrait à 8.65 et 8.75 et s'y maintint jusqu'à samedi, alors qu'il tomba de 15 sous. Conditions plus sévères que la semaine précédente: qualité, bon seulement; forte demande pour les bons cochons. Il a été très difficile de vendre les cochons de qualité moyenne. On compte sur une réaction d'ici huit à dix jours. Truies, 6¼; cochons "stags", 4½; bons cochons légers, 6½ à 6¾; cochons maigres de 40 à 90 livres, 6 à 6½.

Il y a eu une légère diminution dans le marché aux veaux, les meilleurs n'obtenant que 8 sous la livre et les qualités ordinaires ne dépassant pas 6 et 7 sous.

Peu de moutons en vente. Les meilleurs obtiennent 6½. Le marché aux agneaux est tout à fait nul.

LA PLUIE

Vendredi a été jour de fête pour les cultivateurs du Manitoba. Pour être juste, l'on devrait dire pour tous les habitants du Manitoba, car de la prospérité du cultivateur, de sa bonne ou mauvaise récolte dépend la prospérité générale. Une vague de chaleur balayait la province depuis assez longtemps et partout l'on se plaignait de la sécheresse qui devenait menaçante. Si la pluie eut tardé, la récolte aurait été fortement avariée et en maints endroits c'eut été un fiasco. D'après les rapports parvenus à Winnipeg, il semble que la pluie a été à peu près générale au Manitoba. Les provinces soeurs ne paraissent pas avoir été oubliées non plus. Il est tombé d'un pouce à un pouce et demi d'eau.

Cette pluie et la généralité qui a marqué sa tombée seront un nouvel encouragement pour les cultivateurs. Elles font augurer une magnifique récolte. Selon les rapports officiels l'état actuel de la récolte est bien supérieur à ce qu'il était les années précédentes à pareille époque. Comme l'espace ensemencé est de beaucoup supérieur à celui ensemencé l'an dernier, nul doute que l'ouest donnera cette année une récolte qui fera époque dans son histoire agricole.

UNE EXPERIENCE

Monsieur J. B. Lowery, contrôleur du Centre de Contrôle de Frankford, Ontario, rapporte les résultats suivants obtenus par l'enregistrement des records du lait, dans un troupeau de son Centre de Contrôle Laitier.

No de vaches	Liv. lait p'r vache	Liv. gras p'r vache	Liv. lait p'r vache	Liv. gras p'r vache	Liv. lait p'r vache	Liv. gras p'r vache
1.	6720.	226.4	7799	272.5	8331	279.1
2.	6572	207.0	6480	223.5	7189	254.6
3.	5392	179.7	6005	229.5	7531	254.3
4.	5917	195.2	6430	223.6	6825	241.4
5.	6102	193.6	6404	210.0	6416	218.1
6.	6660	213.7	6420	219.9	7384	259.8
7.	6767	201.5	7509	254.3	8100	278.3
8.	4892	162.4	6665	215.3	8163	266.3
9.	3552	102.8	6065	208.5	7889	257.0
10.	5235	191.0			6528	237.6
Total	57809	1874.3	59777	2057.1	74363	2546.5

Année	Moyenne liv. lait par vache	Moyenne liv. lait par vache	Moyenne liv. lait par vache
1912	5780	187.4	3.24
1913	6641	228.5	3.82
1914	7436	254.6	3.42

	Liv. lait par vache	Liv. gras par vache
Augmentation 1912 à 1913	861	41.1
" 1913 à 1914	795	26.1
" 1912 à 1914	1656	67.2

LA RECOLTE

Le bureau des Recensements et des Statistiques vient de publier son premier rapport de la présente saison sur les récoltes. Il traite de la superficie et de l'état de la récolte du blé d'automne, de l'état des prairies en foin et en trèfle de l'hiver, du progrès des semailles de printemps à la fin d'avril.

A cause de la douceur de la température de l'hiver, et des conditions météorologiques favorables qui se sont maintenues pendant les mois critiques de mars et d'avril, le blé d'automne était, d'après les rapports, exceptionellement bon, au 30 avril. Dans Ontario, où 1,043,000 acres ont été semés l'automne dernier, d'après les estimés, pas plus de 6.8 p. c., disent les rapports, ont été détruits par l'hiver, et dans Alberta, où l'on estime que 230,000 acres ont été semés, la proportion du grain détruit par l'hiver n'est que de 6.2 p. c. Ces proportions sont moins élevées que celles de toute année écoulée depuis 1908-09, pour Ontario, et sont inférieures à celles de toute autre année enregistrée jusqu'ici, pour l'Alberta. L'an dernier, le pourcentage du blé détruit par l'hiver avait été de 19 dans Ontario, et de 15.6 dans l'Alberta. Dans Ontario, la superficie dévastée par l'hiver est, cette année, de 71,000 acres; dans Alberta, elle est de 14,300 acres. Si l'on déduit ces chiffres de la superficie totales ensemencée, on a encore 972,000 acres dans Ontario et 215,700 acres dans Alberta, en terre sous blé d'automne. à récolter cette année. Avec 10,900 acres dans le Manitoba, 4,100 acres en Saskatchewan et 6,000 acres en Colombie Britannique, la superficie totale ensemencée en blé d'automne et à moissonner cette année, s'élève à 1,208,700 acres, contre 973,300 acres, superficie moissonnée en 1914. Donc, quoique, suivant les rapports précédents, la superficie ensemencée en blé, l'automne dernier fut de 9 pour cent plus considérable que la superficie ensemencée au cours de l'automne de 1913, la superficie plus considérable qu'on aura à récolter, à cause du peu de ravages causés par l'hiver, atteint une proportion de 24 p. c. Non moins satisfaisant était l'état général, au 30 avril, et si on l'exprime suivant une échelle où 100 représente une pleine récolte, il est de 93 dans Ontario, contre 81 l'an dernier, et de 83 dans Alberta, contre 87 en 1914. Pour Ontario, ce chiffre est plus élevé que dans toute autre année depuis 1910, où il fut de 95½; pour Alberta, l'état de cette année n'a été dépassé que l'an dernier et en 1911. Le 30 avril, l'état du blé d'automne pour tout le Canada, était de 91; si l'on exprime cet état suivant une échelle où 100 représente la condition moyenne, à la même période, pendant les six années 1909-1914, on obtient 112 comme chiffre équivalent, ce qui permet d'espérer un rendement par acre excédant la moyenne de 12 pour cent, pourvu que les conditions d'ici au temps de la moisson soient normales.

Prairies en foin et en trèfle

De même que pour le blé, la somme des ravages produits par l'hiver a été extraordinairement peu considérable: pas plus de 10 p. c. environ, pour tout le Canada, contre 14 p. c. l'an dernier, et 22 p. c. en 1913. L'état moyen était de 91 p. c. d'une pleine récolte, contre 86.7 p. c. l'an dernier, au 6 mai, 89.6 en 1913, et 74.6 p. c. en 1912.

Progrès des semailles du printemps

Il est encore trop tôt pour donner un rapport sur les provinces maritimes, mais on signale des six autres provinces un progrès excellent dans les semailles des grains de printemps. Le printemps est précoce et, généralement, les conditions ont été très favorables aux semailles. Au 30 avril, on avait accompli, cette année, environ le double de l'ensemencement qu'on avait fait au 6 mai 1914. Dans la province de Québec, on en avait ensemencé 55 p. c. du blé de printemps, contre 5 p. c. l'an dernier; dans Ontario, 73 p. c. contre 25 p. c.; dans les trois provinces de l'ouest, on en avait ensemencé 93 p. c. au Manitoba, 94 p. c. en Saskatchewan et 91 p. c. en Alberta; ces proportions sont plus élevées que dans toute autre année depuis 1910. ans la Colombie Britannique, la proportion pour cent est de 89. Pour toutes les six provinces, la proportion des semences signalées comme effectuées le 30 avril, était de 84 p. c. pour le blé, de 45 p. c. pour l'avoine, de 38 p. c. pour l'orge et de 63 p. c. pour toutes les récoltes.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—

Premier choix	$8.00 à $8.65
Bon choix	$7.50 à $8.25
Bon	$6.35 à $7.00
Elevage-choix	$6.00 à $6.25
De race: choix	$5.75 à $6.00
Moyens	$5.50 à $6.00

Boeufs—(Bulls)

Premier choix	$5.50 à $6.00
Moyens	$4.50 à $5.00
Légers	$4.50 à $5.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.50 à $6.00
Bon	$4.50 à $5.00
Moyens	$3.75 à $4.25
Pour conserves	$3.50 à $4.00

Vaches—

Premier choix	$.50 à $7.00
Bon choix	$5.00 à $5.50
Bon	$4.25 à $5.00
Conserve	$2.50 à $3.00
Meilleures laitières	$65 à $75

Génisses—

Premier choix	$7.00 à $7.50
Bon choix	$6.00 à $6.50
Bon	$5.50 à $6.25
Elevage	$5.75 à $6.25

Cochons—

De choix	$8.60 à $8.75
Bons: 150 à 225	$8.45 à $8.55
Légers: 100 à 140	$6.75 à $7.25
Truies	$6.00
Truies maigres	$4.50 à $5.00

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—

Frais pondus	17-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-20

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	18
Twins	20
Vieux	22

Viandes préparées—

Boeuf	14-14½
Veau	15
Mouton	16½-17
Porc	11½

Viandes cuites—

Jambon	14-18
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$26—$27
Gru	$28—$29

Sucre—

Extra, garanti	$7.00

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$23
No 2	$21
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Best Patents	$7.50
Bakers	$7.00
Qualités inférieures	$4.90 à $5.00
Avoine roulée, sac de 80	$3.10

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	128
No 2 nord	126½
No 3 nord	122½
No 4	118½
No 5	112
No 6	107

Avoines—

No 2 C W	53¼
No 3 C W	51½
Extra No 1 fourrage	52½
No 1 fourrage	51½
No 2 fourrage	50½

Orge—

No 3	72½
No 4	66
Rejeté	64
Fourrage	.64

Lin—

No 1 N W C	161½
No 2 C W	158½

L'ELEVAGE DES MOUTONS AU MANITOBA

D'après le rapport annuel du département d'agriculture au Manitoba, il y avait sur les fermes de cette province, l'an dernier, 75,000 moutons. C'était une augmentation de 33 pour cent sur l'année précédente.

Ne donnez pas à un cheval qui ne travaille pas la ration que vous lui donnez quand il travaille. Autrement il est quasi certain qu'il en souffrira.

MOUTONS ET PROFITS

Selon les éleveurs, aucun élevage ne paie autant que celui des moutons. Il offre deux sources de revenu—la laine et la chair. Et dans tout troupeau bien tenu, l'accroissement devrait être de 100 pour cent. Certains troupeaux s'accroissent annuellement de 150 et 200 pour cent.

LE MARCHE A LAINE

On se demande beaucoup quel sera le prix de la laine cette année. Comme on a déjà commencé à vendre dans certains états des Etats-Unis, cela peut donner un à peu près. Ainsi l'Utah a vendu un lot brut à 28 sous. Une autre coupe, en pareil ordre, a obtenu 27½. Dans le Nevada, un lot de 60,000 a obtenu 20 sous et un autre 23¼. C'est à peu près 5 sous de plus la livre que l'an dernier.

Au Canada, cependant, la situation est différente. Le cabinet fédéral en conseil a passé un ordre défendant d'exporter la laine et tous ses produits ailleurs qu'en Angleterre et qu'aux colonies anglaises. Cela limite beaucoup le marché. Le fait que les moulins du Canada sont fortement approvisionnés de matière brute, qu'il n'a pas été donné de grosses commandes pour l'année, la disparition de certains marchés par suite de l'embargo, tout cela a été cause qu'au commencement de mai il y eut une forte baisse dans le prix de la laine au Canada.

A CEUX QUI VENDENT DES COCHONS

Ne mettez jamais dans un wagon plus de cochons qu'il n'en peut raisonnablement tenir, ni ne placez vos cochons dans un wagon à litière malpropre et épaisse. A ce temps-ci surtout, les vendeurs doivent prendre toutes les précautions possibles. En aucun temps on ne saurait approuver celui qui surcharge un wagon, mais ce serait folie que de le faire maintenant. Les cochons ne sont pas accoutumés à la grande chaleur; si donc, l'on comble un wagon, il y a grand risque que quelques-uns aient trop chaud et meurent en route. Un autre danger c'est de se servir de wagons qui ne sont pas suffisamment propres. Ne mettez pas de cochons dans un wagon qui a une vieille litière de plusieurs pouces d'épaisseur, à moins que vous désiriez avoir à la fin d uvoyage un malade ou un mort et même plus. Faites disparaître la vieille litière et remplacez-la par une de sable ou de cendres, bien imprégnée d'eau.

Donnez un abri aux volailles.

La tuberculose est une des pires maladies qui affectent les volailles au Manitoba.

LE JARDIN

Pourquoi le fermier doit-il apporter une attention toute particulière à son jardin?

Parce que les légumes qu'il y récolte sont des plus sains. Ils n'ont pas été défraîchis par des heures d'exposition au marché, où ils sont tripotés par tout chacun; ils n'ont pas été sujets à l'infection et ils ont meilleur goût que les légumes recueillies depuis quelque temps.

Que valent les légumes? Y a-t-il profit à avoir un bon jardin?

Que valent les légumes? Oh! peu... ils ne font que fournir la meilleure partie des sucs dont a besoin le système humain, de sorte qu'ils valent autant au point de vue médecine qu'au point de vue nourriture.

Quel profit? Oui, quel profit? Celui-ci: bien qu'on ne puisse dire au juste la valeur des légumes récoltés dans un jardin, il n'en est pas moins certain que l'espace jardiné donnera un rendement en valeur de plusieurs fois supérieur à celui du même espace en culture générale.

Mais il y a encore ceci. Celui qui a beaucoup de nourriture forte en sucs recourt moins souvent au médecin et a besoin de moins de remèdes.

CULTIVATEURS ATTENTION!

D'abord, lisez un peu les quelques lignes qui suivent:

Félicitations du Cardinal Bégin

Québec, 28.—Son Eminence le Cardinal Bégin vient d'adresser à M. Jean-Charles Magnan, agronome de district une fort belle lettre pour la brochure qu'il vient de publier sur l'oeuvre des jardins scolaires. Après avoir remercié et félicité M. Magnan, le cardinal Bégin dit:

"Faire aimer l'agriculture aux enfants de nos écoles, les initier aux travaux si bienfaisants de la campagne, les attacher au sol natal, et par là même les tenir éloignés des villes où règnent tant de misères matérielles et morales, c'est faire une oeuvre éminemment patriotique, sociale et religieuse. Je ne saurais trop vous encourager à la maintenir et à la développer autant que possible partout."

Il y en a qui ne sont pas du même avis.

"Quel métier de chien", disent-ils parfois, ne songeant pas qu'ils disent une des plus grosses sottises qu'on puisse concevoir.

Au temps de la fièvre, alors que des fortunes faciles brillaient au moins en perspective aux yeux des heureux citadins des grandes villes et même des petites, on a vu d'heureux cultivateurs laisser leur terre et venir spéculer en ville.

La conclusion. Ils ont tout perdu.

Il est pénible de constater combien peu, parfois, on apprécie la paix et la sécurité de la vie du cultivateur. Victime de préjugés, on laisse la proie pour l'ombre.

Les malheurs ont parfois un bon côté. Le piètre succès d'un certain nombre de ceux qui ont quitté la campagne pour la ville fera mieux apprécier leur vie tranquille, à ceux qui sont restés chez eux.

Améliorez votre culture, venez en à une vraie culture de rotation chers cultivateurs, gardez pour cela du troupeau, ne craignez pas de faire du pâturage de vos terres à blé, semez des trêfles et des luzernes, cultivez le blé d'Inde et n'allez pas courir le foin de prairie, et vous verrez bientôt se réaliser chez vous vos rêves de fortune.

En agissant ainsi vous ferez une oeuvre de succès personnel, et en plus une oeuvre "éminemment patriotique, sociale et religieuse".

Il y a de quoi vous inviter à rester sur vos terres.

LE CARNET D'UN ALLEMAND

Le capitaine Siévert dépeint l'état des troupes allemandes devant Notre-Dame de Lorette.—Les effets terrifiants de l'artillerie française

Paris, 6. — Dans un récit fait par le "témoin oculaire", se trouve la reproduction du carnet de route d'un capitaine allemand. Cet officier, le capitaine Siévert, y fait la description des combats qui se sont livrés dans le voisinage de Notre-Dame de Lorette.

Le capitaine Siévert a été tué. Son cadavre a été un des quatre mille trouvés sur les pentes de la colline et son carnet contient le récit des combats depuis le 10 mai, lendemain de l'attaque, jusqu'au 20 mai, jour de sa mort.

Un ordre publié le 9 mai au soir stipulait de tenir les positions situées sur le plateau de Notre-Dame de Lorette et le front d'Ablain-Saint-Nazaire à Carency.

Le bataillon que commandait le capitaine Siévert ne se composait plus que de 272 hommes, soit un tiers de son effectif normal de combat. Son carnet de route renferme des demandes réitérées de renforts ou de munitions.

"Nous manquons de grenades à main" est la première note inscrite sur le carnet, le 11 mai. La quantité, que le capitaine avait reçue, était insuffisante et il ne pouvait entreprendre aucune attaque. En outre, le manque de projectiles empêchait toute chance de succès.

Des marches et contre-marches sous le feu de l'artillerie française ont été rendues nécessaires par des ordres mal donnés et une confusion dans les secteurs.

"Le chemin de Souchez à Ablain-Saint-Nazaire est impraticable, écrivait le capitaine, il nous expose au feu incessant de l'artillerie. Ablain-Saint-Nazaire et Souchez ne sont qu'un amas de ruines. Notre guide ne peut pas nous conduire plus loin, et mouillés de sueur, nous marchions en avant.

"La situation est désespérée. Nos hommes décampent à chaque obus qui tombe, et il est nécessaire de les menacer du conseil de guerre."

Les renforts n'étant pas arrivés, de nouvelles difficultés surgirent et le capitaine Siévert écrit que la situation devient désespérée. La dernière page a été écrite le 29 mai à dix heures du soir. Le capitaine allemand écrit:

"Le bombardement a complètement détruit aujourd'hui ce qui restait de nos tranchées. Les hommes ont été sans subsistance pendant trois jours. Il est impossible de conserver cette position avec une force si faible. Je demande qu'on envoie un officier pour se rendre compte de la situation. Je redemande que la 4e compagnie du 111e régiment d'infanterie soit mise à ma disposition.

"Le feu de l'artillerie de l'ennemi est effroyable, surtout celui des gros canons. Nous pouvons entendre les projectiles de ces pièces venir lentement à travers les airs. Chaque homme est sur ses gardes, aux écoutes et cherche à se rendre compte où le projectile qu'il entend venir va tomber; le parapet tremble, un nuage de terre et des éclats d'obus tombent sur nous. Combien de temps devons-nous rester dans cette ratière? Je crois maintenant que mes nerfs sont brisés. Le feu de l'ennemi a atteint sa plus grande violence. Indescriptible..."

Ici s'arrêtent les notes du capitaine Siévert.

Ce carnet, dit le "témoin oculaire", indique le grand succès de l'artillerie et de l'infanterie françaises. En même temps, il montre les efforts surhumains que l'Allemagne est obligée de demander à son armée.

LES FEMMES SUR LE FRONT ANGLAIS

Leurs visites sont vivement critiquées

Londres, 3. — Le "Daily Chronicle" organe gouvernemental exprime, dans un article de fond, l'espoir que le cabinet de coalition fera certains changements dans les règlements du quartier général anglais en France, qui contraste entièrement avec ceux du quartier général français.

"Le quartier général anglais, dit le "Chronicle", est constamment fréquenté par une multitude de personnes dont la présence n'a aucune justification militaire valable.

"Non-seulement l'état-major est énorme et dépasse de beaucoup ceux de n'importe quel général français, commandant des troupes beaucoup plus considérables que les nôtres, mais il a aussi un perpétuel flot de visiteurs civils de toutes sortes, y compris des femmes.

"Cet état de choses ne peut guère profiter aux secrets militaires et à la bonne conduite des opérations. Il est en flagrant contraste avec les habitudes spartiates des commandants français, qui ont banni sévèrement de leurs quartiers généraux toutes ces pratiques."

EN PROVINCE

Ces semaines dernières nous avons reçu nombre de correspondances ridicules et idiotes. Nous avons jeté au panier plusieurs de ces correspondances, ne publiant que celles accompagnées d'une signature. Mais nous constatons que certains correspondants poussent l'absence de tout scrupule jusqu'au point de se servir de faux noms. Nous devons avertir tous les correspondants de la **Liberté** qu'à l'avenir nous conserverons tous les manuscrits. Si certaines idioties, certaines nouvelles fausses et diffamatoires, parviennent à se loger dans nos colonnes malgré la censure que nous exerçons, nous n'hésiterons pas un instant à livrer à ceux qui se plaindront de ces correspondances le manuscrit des correspondants. Nous n'entendons pas porter le poids des sottises de certains correspondants qui se permettent d'abuser de notre bonne foi. De plus, ces correspondants d'occasion qui n'ont que de ridicules cancans à communiquer au Courrier de la Province peuvent être assurés qu'à l'avenir leurs correspondances auront l'honneur du panier aux déchets. Nous ne mesquinons pas l'espace aux nouvelles de la campagne, mais qu'on se souvienne que le Courrier de la Province ne doit pas être le dépotoir des farces saugrenues et des rancunes de village.

SAINTE-AMELIE

M. Amédée Therrien nous est revenu de l'hôpital de Saint-Boniface le 2 mai. La mine bien rafraîchie annonce que la convalescence sera suivie d'un complet retour de santé.

* * *

Le 30 mai, notre équipe de joueurs de base-ball s'est distinguée une fois de plus dans sa rencontre avec les amis de Sainte-Rose du Lac. Décidément le nom d'invincibles leur est acquis. Ne dirait-on pas que leur costume les fait ressembler aux pioupious français, qu'il leur porte de la chance et les fait voler immanquablement à la victoire! Bravo!

* * *

Colonisons! Nous constatons avec plaisir que le mot d'ordre lancé par les courageux colonisateurs amène dans notre région un bon nombre de famille de langue française. Rien n'est à dédaigner du côté d'Acham Point, Toutes Aides, Camperville, où les terres s'enlèvent comme de petits pains chauds.

Plusieurs de nos arrivants avaient d'abord songé à s'établir dans l'une ou l'autre de ces diverses localités. Ils étaient peut-être à la veille de fixer leur choix quand l'annonce de l'ouverture prochaine de la grande et riche réserve située à l'est de Sainte-Amélie leur fit abandonner leur premier projet. Aujourd'hui, ces heureux squatters se félicitent de leur choix et forment les plus belles espérances pour l'avenir.

Six townships vont probablement s'ouvrir dans quelques semaines. Pour ceux qui veulent s'assurer d'heureux jours, c'est l'heure de metre fin aux hésitations et de dire: Partons et colonisons! On connait les refrains habituels des retardataires: "Si j'étais venu plus tôt, j'aurais pu prendre une belle terre". Dans les circonstances d'un choix de homestead, les premiers ne sont jamais les derniers.

Il y a quelques jours un homme venait faire une reconnaissance sur la réserve où les terres sont si convoitées. Il fut tellement enchanté du spectacle qu'il avait sous les yeux, qu'il partit en se promettant de revenir avec un gros contingent de compatriotes. C'est signe que le terrain est bon. Canadiens français, imitez cet homme et venez vous aussi avec un bon contingent de compatriotes pour former là un bon groupement de catholiques.

* * *

M. Joseph Molgat compte un joli petit héritier de plus chez lui, dans la personne de bébé Yves, baptisé dimanche dernier. Sincères félicitations à M. et Mme Molgat.

Olivier.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Le village de Notre-Dame de Lourdes était un peu en mouvement dès le matin, samedi 5 courant. Rien de plus naturel, car une cérémonie importante se préparait: elle devait avoir lieu à l'église à 8 heures. Les jeunes filles surtout attendaient avec impatience le moment qui leur donne un spectacle nouveau, partant un peu curieux.

Une soeur converse allait faire ses premiers voeux, et deux postulantes recevoir l'habit des Chanoinesses régulières des Cinq-Plaies. La cérémonie fut présidée par le R. P. Joseph Radaz, curé de Saint-Claude, par conséquent curé de deux d'entre elles; il prononça le sermon de circonstance, exhortant ces jeunes personnes à persévérer dans leur sainte vocation, à observer leurs saintes règles; il leur montra ce qu'il y avait de beau et de grand dans l'état qu'elles embrassaient.

Les témoins de la cérémonie étaient nombreux; parmi eux beaucoup de parents et d'amis des nouvelles soeurs. On aime à voir de si pathétiques moments. Des jeunes filles qui disent adieu au monde... Le monde est si différent dans ses goûts d'avec ce que la religieuse devra aimer!

Au moment voulu, les deux postulantes qui ont revêtu pour la dernière fois leur habit blanc, tel qu'elles l'ont eu à leur première communion, passent à la sacristie revêtir le costume dans lequel désormais nous les verrons. Elles reviennent changées, et aussitôt le Célébrant leur annonce ce que nous attendions avec impatience: "Mlle Marie-Jeanne Kervinio, vous vous appellerez désormais Soeur Marguerite-Marie du Sacré-Coeur; Mlle Flavie Baril, vous vous appellerez désormais Soeur Marie Raphaël du Saint-Sacrement." Puis, les nouvelles soeurs reçoivent la couronne de roses blanches qui plus tard, quand elles feront leurs voeux, deviendra une couronne de roses rouges; cinq roses rouges qui symbolisent la mémoire des Cinq plaies du Sauveur.

Tel est en abrégé cette cérémonie intéressante du 5 juin. Les témoins de cette belle fête furent profondément touchés; ils voient avec bonheur le développement de la communauté des Chanoinesses des Cinq-Plaies. Ces soeurs dévouées ont déjà un bon nombre d'années de service à leur actif; et il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer la sympathie qu'elles ont acquise ici et dans les environs.

C'est à leur dévouement sans borne que nous devons, entre autres, ces beaux cantiques du mois de Marie que nous avons eu chaque soir à l'église et qui aidaient notre piété.

* * *

Le lundi de la Pentecôte a donné à notre village un aspect religieux et agréable. Le R. P. Marie-Antoine Straub, accompagné de ses aides à Saint-Léon, avait conduit ici un nombre considérable de ses paroissiens. Il y avait aussi des pèlerins de Somerset, de Saint-Lupicin, de Saint-Alphonse et de Mariapolis. A l'arrivée, la cloche sonna un air joyeux, et le R. P. Antoine reçut les pèlerins à la porte de l'église; bientôt le saint Sacrifice de la messe commença. Le R. P. Straub officiait. Sermon du R. P. Antoine après l'évangile. M. le curé Boivin, ainsi que le R. P. Charles Deutschler étaient au choeur.

A deux heures, vêpres solennelles avec cantiques et sermon du R. P. Augustin Roux, vicaire. Avant que les pèlerins quittent l'église, l'assemblée nombreuse fut grandement impressonnée quand, drapeau du Sacré Coeur en tête, plusieurs chantres s'avancèrent gravement jusqu'à la table de communion. Ils chantèrent le cantique connu et toujours nouveau qui se résume en ces mots: Canadien, catholique et Français toujours.

Départ, à 4 heures, des pèlerins, au son de la cloche qui avait salué déjà l'arrivée du pieux pèlerinage de Saint-Léon. La cloche semblait leur dire: Au revoir, à l'année prochaine: revenez encore prier pour nous Celle qui commande dans l'église de notre paroisse, d'où je vous salue avec effusion.

* * *

Le même jour, la cloche avait sonné plus tristement pour l'enterrement de M. Pierre Vuignier, père d'une famille estimée du pays. La bonté, la piété, l'entrain dans la conversation du défunt revit dans sa descendance. M. Vuignier était d'origine suisse, petit pays à l'âme vigoureuse et énergique où la religion réformée n'a servi qu'à faire ressortir davantage l'attachement invincible qu'ont les Suisses aux pratiques si salutaires de la religion catholique et romaine.

* * *

Une pluie bienfaisante et ardemment désirée est tombée vendredi, puis samedi, ramenant l'espérance au coeur des cultivateurs: on commençait à craindre pour les récoltes.

* * *

J'ai omis de signaler,—on me l'a fait remarquer—que le jeune Alphonse Badion avait construit une maison à l'ouest de notre village, et que M. Hippolyte Pilloud était à s'en faire une à l'endroit dit "la Bretagne", à l'est du village.

* * *

Baptêmes

Jos.-René, fils de Dominique Roch.

Roméo-Gérard, fils de Noé Lesage.

Jos.-Jules, fils d'Emile Sibilleau.

Etienne-Marie, fils d'Etienne Balèze.

Normand-Roméo, fils d'Albert McLean.

X...

SAINT-CHARLES

La solennité de la Fête Dieu a été inauguré cette année dans notre paroisse par la belle cérémonie de la communion solennelle des enfants du Couvent et de la paroisse. Après avoir été bien préparés par le Rév. Père Curé, ces chers petits enfants se sont approchés pieusement de la sainte Table. Dans l'après-midi eut lieu la cérémonie de la renovation des promesses du baptême, de la consécration au Sacré Coeur de Jésus et à la sainte Vierge, et la réception des scapulaires. Ces touchantes cérémonies, rehaussées par la décoration des autels, le chant approprié des cantiques et surtout par les différentes allocutions si entraînantes de notre dévoué pasteur n'ont pas manqué de laisser dans nos âmes et surtout dans celles de nos chers enfants une impression salutaire qui ne s'effacera jamais.

Comme par le passé, nous avons eu aussi la grande procession du Très Saint Sacrement dans les rues de notre village. Une température froide et mouilleuse n'avait pas empêché la décoration de l'église, des chemins et des reposoirs. Fleurs, oriflammes, guirlandes, drapeaux, images saintes et verdure, rien ne fut négligé par nos villageois pour manifester leur foi ardente envers la sainte Eucharistie. Deux magnifiques reposoirs avaient été dressés sur le parcours de la procession: l'un au Couvent et l'autre à la résidence de M. Charles Caron. Tous les deux rivalisaient en fait de décorations de toutes sortes. Un bon nombre de petites filles habillées en petits anges adorateurs entouraient les autels et nous donnaient une impression du ciel. Les Révérendes Soeurs et la famille Charles Caron, ainsi que les personnes qui ont pris part aux décorations méritent bien nos félicitations.

M. WILSON ET LE MEXIQUE

Le président des Etats-Unis donnera son appui officiel au parti jugé digne de gouverner—L'avertissement contient la menace d'une intervention

Washington, 3. — Un avertissement du président Wilson au Mexique, dans lequel il dit que les Etats-Unis ne peuvent pas tolérer plus longtemps les conditions existant actuellement au Mexique, a été communiqué télégraphiquement aux agents américains du président Wilson qui le remettront aux chefs des partis mexicains ennemis. Cette note a été en même temps publiée à la Maison Blanche.

Après avoir décrit l'état d'anarchie qui règne au Mexique depuis deux ans, le président fait dans sa note l'importante déclaration suivante:

"Il est temps, par conséquent, que le gouvernement des Etats-Unis fasse franchement connaître la politique qu'il est de son devoir d'adopter dans ces circonstances exceptionnelles.

"Il doit faire actuellement ce qu'il n'a pas fait jusqu'ici ou n'a pas eu la liberté de faire, c'est-à-dire prêter son assistance morale à l'homme ou au parti, s'il s'en trouve un, capable de rallier le malheureux peuple mexicain dans le but d'ignorer, s'ils ne peuvent s'unir, les partis actuellement en guerre dans ce pays, et de revenir à la constitution de la république depuis si longtemps abandonnée et d'établir, à Mexico, un gouvernement que les grandes puissances du monde pourront reconnaître, et avec lequel elles pourront traiter.

"Je sens qu'il est de mon devoir de leur dire que, s'ils ne peuvent pas régler, dans un bref délai, leurs différends et s'unir pour cette grande action, le gouvernement des Etats-Unis se verra contraint de décider quels moyens les Etats-Unis devront employer pour aider le Mexique à se sauver lui-même et à sauver les habitants de ce pays."

La note sera remise à Carranza, Villa, Zapata et Garza, principaux chefs de l'action, non comme une note diplomatique émanant des Etats-Unis, mais comme une déclaration de l'attitude du président Wilson.

* * *

El Paso (Texas), 3. — Francisco McManus, agent de Villa à El Paso, a fait le rapport suivant, relativement à la note du président Wilson:

"Sauf à déclarer énergiquement que je ne reconnais nullement le droit qu'ont les Etats-Unis à se mêler aux affaires intérieures du Mexique, je n'ai actuellement aucun rapport à faire au sujet de la note du président Wilson.

"Je puis ajouter, cependant, que les intérêts des étrangers et des Mexicains, dans le territoire, contrôlé par le général Villa, ont été protégés."

* * *

Washington, 3. — D'après une dépêche de Tampico, datée du 27 mai, et publiée aujourd'hui, l'Américain J. N. Bennett, qui se trouvait dans une chaloupe avec les soldats de Carranza, au sud de Panuco, a été tué par les troupes de Villa.

M. Bryan a annoncé que le gouvernement faisait une enquête sur cette affaire.

* * *

Houston (Texas), 3. — M. Oscar Lane, capitaine du vapeur "Winifred", venant de Tampico et arrivé aujourd'hui à Houston, a affirmé que six sujets américains ont été tués ces jours derniers près de Tampico.

Quatre de ces Américains, au dire du capitaine Lane, ont été assassinés du bord de la rivière, alors qu'ils se trouvaient dans des bateaux, et deux autres ont été tués près d'une pompe élévatoire.

M. John Smith, mécanicien employé à l'East Coast Oil Company, a été, dit-il, assassiné samedi dernier dans un bateau à rames. Il a ajouté qu'il craignait une révolte et le massacre général des Américains à Panuco et dans les exploitations des sources de pétrole avoisinantes.

LES ETATS-UNIS ET L'ALLEMAGNE

Washington, 4. — Le président Wilson, a travaillé pendant la plus grande partie de la journée à la nouvelle note allemande.

La nouvelle note des Etats-Unis a pour but de découvrir si l'Allemagne veut à l'avenir, quand des sous-marins rencontreront des navires non armés de n'importe quelle nationalité, mettre en sécurité les passagers et les équipages, même si ce navire, portant de la contrebande, est certain d'être condamné par un tribunal des prises et par conséquent sujet à être détruit.

Au département d'Etat, on assure de nouveau que, quoique les attestations fournies par l'ambassade allemande, prétendant que le "Lusitania" était armé, aient été soigneusement étudiées, la preuve qu'ont les Etats-Unis que le "Lusitania" n'était pas armé, est indiscutable.

Aucun des signataires, d'après les fonctionnaires, ne peut avoir fait une enquête aussi approfondie que l'ont fait les inspecteurs de la douane, qui ont reçu des ordres spéciaux pour examiner les ponts du navire et ses cales dans le seul but de découvrir la présence de canons à bord.

Les fonctionnaires disent que s'il y avait eu des explosifs sur le paquebot, les papiers de congé auraient été refusés. Avant le départ du "Lusitania", le gouvernement américain était en possession de tous ces faits.

Le comte von Bernstorff a conféré aujourd'hui avec M. Bryan et n'a pas voulu faire de commentaires sur le but de sa visite.

* * *

Amsterdam, 4. — On a appris aujourd'hui de source digne de foi que M. Gerard, ambassadeur à Berlin, a pris des dispositions pour sauvegarder les Américains dans la capitale allemande dans le cas où des événements inattendus viendraient à se produire.

L'ambassadeur des Etats-Unis a demandé au ministère des affaires étrangères l'assurance que les fonctionnaires de l'ambassade et leurs familles, les Américains de la Croix rouge, les commissaires du secours polonais et les correspondants des journaux américains aient la permission de s'en aller de Berlin par un train spécial dans le cas où une rupture aurait lieu entre les deux pays.

M. von Jagow, ministre des affaires étrangères, a garanti que toute la protection désirable serait donnée.

29 AEROPLANES BOMBARDENT LE QUARTIER GENERAL DU KRONPRINZ

Après y avoir lancé 178 obus et des milliers de flèches, tous reviennent sains et saufs dans les lignes françaises malgré le feu violent de l'ennemi

Paris, 4. — Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Vingt-neuf aéroplanes français ont bombardé, ce matin, entre quatre et cinq heures, le quartier général du kronprinz. Ils ont jeté plusieurs milliers de flèches et 178 obus, dont un grand nombre ont atteint le but.

"Toutes les machines ont essuyé une violente canonnade, mais toutes sont revenues sans avoir été touchées.

"Il n'y a rien à signaler sur tout le front, excepté une nouvelle avance dans le "Labyrinthe", au sud-est de Neuville-Saint-Vaast."

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — *No* 30

—Voici un bien beau spectacle, Gertrude, dit le docteur, je ne crois pas qu'il y ait rien au-dessus de cela.

Gertrude regarda son vieil ami sans prononcer une parole, mais l'émotion peinte sur ses traits parlait assez pour elle. Le docteur, satisfait de cette muette réponse, plaça tranquillement ses mains derrière son dos, et pour ne pas déranger sa jeune amie de la contemplation qui semblait l'absorber, il se contenta de pousser à plusieurs reprises des exclamations admiratives.

—Voilà certainement un spectacle fort singulier, disait de son côté mistress Jérémy en se frottant les yeux, mais convenez que cela eût été aussi bon à voir dans deux ou trois heures d'ici. Puis, se rapprochant de son mari, elle s'aperçut que celui-ci était presqu'au bord du plateau, et se recula en donnant les signes de la plus vive frayeur.

—Docteur Jérémy, docteur Jérémy, s'écriait-elle, que faites-vous? retirez vous du bord de ce précipice, êtes-vous donc devenu fou? Mon Dieu, vous me faites mourir de peur. Si votre pied venait à manquer, vous vous rompriez les bras et les jambes, et le cou par-dessus le marché.

Le docteur restant sourd à toutes ses remontrances, elle saisit le pan de son habit et se mit à le tirer avec force. Ainsi surpris par derrière, le docteur se retourna, vit sa femme, et demanda de quoi il s'agissait. La terreur qu'il aperçut sur les traits de la bonne dame lui expliqua tout, il se retira de quelques pas, mais un instant après il était revenu occuper sa première place: nouveau tiraillement du pan de l'habit, nouvelle retraite du docteur; bref, ce jeu de scène se répéta une dizaine de fois; tant qu'à la fin la pauvre femme, épuisée par tant d'émotions répétées, supplia Gertrude de l'aider à tirer son mari de ce mauvais pas, où, si on le laissait faire, disait-elle, il ne manquerait pas de laisser ses os.

Gertrude vint à son secours.

—Si nous allions, dit-elle, visiter ce petit sentier qui tourne à droite de l'hôtel, le paysage parait charmant de ce côté!

—Oui, oui, reprit mistress Jérémy en appuyant avec force la proposition, cette route paraît délicieuse. Allons, docteur, allons, Jérémy, dépêchons- nous de gagner ce sentier.

Le docteur regarda dans la direction qui lui était indiquée, et crut reconnaître dans cette route le chemin qui devait conduire au jardin des pins. Il ne demanda pas mieux que de le prendre et de gagner ce plateau dont on lui avait raconté des merveilles.

Gertrude prit la tête de la colonne, mistress Jérémy forma le centre, et le docteur l'arrière-garde. Le sentier était trop étroit pour permettre une autre disposition. L'ascension était des plus rudes, et au bout de peu de temps mistress Jérémy s'arrêta court, soufflant et respirant à peine; elle déclara que la tâche était au-dessus de ses forces. Gertrude et le docteur l'encouragèrent et la déterminèrent à faire une seconde tentative. On gravit encore pendant quelque temps jusqu'à ce que Gertrude, qui était de quelques pas en avant, entendit mistress Jérémy pousser un grand cri. Elle se retourna. Le docteur riait à gorge déployée, tandis que sa femme, qui eût pu poser en ce moment pour la statue de la Consternation, se dirigeait vers lui et appelait Gertrude en l'engageant à redescendre.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Gertrude.

—Ce qu'il y a! s'écria mistress Jérémy, il y a que cette montagne est couverte de serpents à sonnettes, et que si nous faisons un pas de plus, nous sommes tous perdus.

Devant une détermination si bien prise, le docteur se hâta d'accompagner sa femme. Il en avertit Gertrude en l'engageant à continuer son ascension et à l'attendre sur le sommet de la montagne, où il irait la rejoindre aussitôt qu'il aurait déposé sa chère moitié en lieu de sûreté, assurant d'ailleurs la jeune fille qu'il n'y avait aucun danger.

Voilà donc Gertrude poursuivant seule son excursion. D'abord l'histoire des serpents à sonnettes ne laissa pas que de la préoccuper; mais bientôt la route, qui devenait de plus en plus difficile, et la vue, qui s'étendait à chaque pas, l'enlevèrent à ses craintes et attirèrent son attention tout entière. Après quelques nouveaux efforts la jeune fille arriva au but de sa course. C'était un vaste plateau boisé d'où la vue s'étendait au loin et dominait un océan de nuages dont les vagues vaporeuses roulaient sans bruit à une grande distance au-dessous des pieds du spectateur.

La jeune fille s'assit sous l'ombre d'un immense sapin et quitta son chapeau, qu'elle plaça sur l'herbe à côté d'elle. La solitude ne tarda pas à la replonger dans les réflexions qui l'absorbaient au moment où elle en avait été distraite par la présence du docteur et de sa femme. Bientôt elle entendit du bruit près d'elle. Les serpents à sonnettes lui revenant à l'esprit, en un clin d'oeil elle fut sur pied. Le bruit se répéta: ce n'était point un sifflement, c'était au contraire une respiration sonore et régulière. Non loin d'elle un homme était couché sur le gazon et paraissait endormi. Elle s'en approcha avec précaution et n'eut pas besoin de voir la figure de ce personnage pour constater son identité. Un chapeau à larges bords placé à côté de lui, et une chevelure blanche et soyeuse le désignaient suffisamment: c'était M. Philips; il était ou du moins semblait endormi. Sa tête s'appuyait sur son bras, ses yeux étaient fermés, en un mot tout en lui annonçait le plus parfait repos.

Gertrude s'arrêta et se mit à le considérer. Bientôt l'expression placide que le sommeil imprimait à ses traits fit place à cette mélancolie qui avait dès l'abord attiré la sympathie de la jeune fille. Ses lèvres s'agitèrent, et sous le coup d'un songe sans doute pénible murmurèrent trois fois: Non! non! non! puis sa tête se souleva, son bras s'agita, et d'une voix plus précise, Gertrude l'entendit s'écrier ces simples mots: O ma chère...

En ce moment sa voix avait la douceur des accents d'un enfant qui s'adresse à sa mère.

Gertrude se sentit vivement émue: elle oublia que c'était un étranger, pour ne se souvenir que d'une chose, c'est qu'il était malheureux. A ce moment un insecte vint en bourdonnant se poser sur le front du dormeur. Sa piqûre pouvait être cruelle, Gertrude s'approcha pour le chasser; mais au moment où elle se penchait sur l'étranger, une larme que la sympathie avait excitée coula de ses yeux et tomba sur la joue de M. Philips, qui soudain se réveilla, et sans surprise comme sans mouvement se contenta de regarder en face la jeune fille rougissante qui se trouvait devant lui. Déjà Gertrude se retirait, quand l'étranger, se soulevant sur le coude, saisit une de ses mains et la retint dans les siennes. Un instant, il la regarda sans parler, puis il finit par lui dire de sa voix la plus douce:

—Mon enfant, est-ce pour moi que vous avez versé cette larme?

Gertrude ne répondit que par un regard encore humide des pleurs d'une douce sympathie.

—Oui, reprit M. Philips, je vois que c'est pour moi, et je vous en bénis du fond de mon coeur; mais dorénavant ne prenez point souci des peines d'autrui, vous aurez bien assez des vôtres, surtout si vous arrivez jusqu'à mon âge.

—Si je n'avais point déjà éprouvé bien des chagrins, répondit Gertrude, croyez-vous que je pourrais comprendre ceux des autres? Non, il faut avoir souvent pleuré sur soi-même avant d'en arriver à pleurer sur ses semblables.

—Des chagrins, vous! vous paraissez heureuse cependant.

—Je le suis en effet.

—C'est qu'alors vous pouvez oublier le passé?

—Non, je n'ai rien oublié.

—Les chagrins de l'enfance sont bien légers, et vous êtes encore presqu'une enfant.

—Je n'ai jamais eu d'enfance, dit Gertrude.

—Etrange fille! murmura M. Philips. Puis tout haut: Voulez-vous causer avec moi quelques minutes?

Gertrude hésitait.

—Ne me refusez pas. Voyez, je suis un vieilalrd, que pouvez-vous craindre? Asseyez-vous à l'ombre de cet arbre, et causons.

Gertrude sourit en elle-même de la prétention de cet étranger qui se donnait pour un vieillard tout en la traitant elle-même d'enfant. Mais, jeune ou vieux, il ne lui inspirait aucune crainte, et sans se faire prier davantage, elle consentit à s'asseoir. M. Philips se plaça près d'elle, et, malgré le désir qu'il avait manifesté de causer, demeura quelques instants sans prononcer une seule parole. Après quoi il entama brusquement la conversation.

—Ainsi, dit-il, vous n'avez jamais été malheureuse?

—Jamais! reprit Gertrude, oh! bien souvent, au contraire.

—Soit. Mais vos chagrins n'ont pas duré longtemps?

—Hélas! Monsieur, quand je jette un coup d'oeil en arrière, je ne vois pas un seul jour qui en ait été exempt.

—Oui, mais enfin vous vous êtes consolée. Que pensez-vous des

SUR LA LIGNE DE FEU

M. l'abbé Drouet, Mal des Logis a son cousin M. l'abbé Jolys

Le 5 janvier 1915.

Bien cher Cousin,

Grondez les Boches! Grondez-les de toutes vos forces! C'est de leur faute si je suis en retard à vous offrir mes voeux et souhaits pour 1915. Depuis longtemps déjà vous avez dû recevoir mes deux lettres et vous en attendez la suite. M'y voici puisque enfin ces Messieurs veulent bien nous accorder quelques instants de repos.

Donc, bonne et sainte année, bonne santé et que le bon Dieu vous bénisse et vous accorde toutes ses grâces. C'est ce que je lui demande pour vous de tout coeur.

Ceci dit, je continue le récit de ma campagne. J'en étais resté, je crois, au moment où, après la victoire de Guise, on nous donna l'ordre de reculer encore. Ce recul nous fut bien pénible à tous, et les hommes murmuraient tout bas. Faut-il dire que nous avons quelquefois désespéré? Non, mais nous étions harassés, fatigués, et nous avions honte de reculer toujours sans nous battre.

La retraite fut triste et morne, et c'est à peine si quelques incidents vinrent nous distraire un peu en route.

C'est ainsi qu'à Epernay il nous arriva une assez drôle d'histoire. Il me semble vous l'avoir dit, la victoire de Guise avait eu pour effet de mettre un peu d'ordre dans les troupes françaises en retraite. Depuis ce jour, chaque unité avait sa place marquée dans la colonne et devait la prendre à heure fixe sous peine de la perdre. Or à Epernay le commandant de mon groupe s'oublia le matin et arriva quelques minutes trop tard pour prendre sa place dans la colonne: la place était prise. Le colonel averti s'en fut trouver le général qui lui répondit: "Eh bien! puisqu'ils sont en retard ils resteront en queue et assureront la retraite. Qu'ils tiennent devant Epernay jusqu'à ce que la colonne soit en sécurité!" En conséquence, nous partons au grand trot mettre en batterie au milieu des vignes. Nous attendons anxieusement une heure, deux heures, rien! Tout le monde est stupéfait. Comment les Allemands ne sont-ils pas encore là! Nous n'en revenons pas, néanmoins, jugeant que l'armée avait eu le temps de prendre une avance de 10 kilomètres, nous partons, prêts à nous arrêter au premier signal. Nous traversons encore une fois Epernay. Les habitants qui savent que les Boches nous suivent nous regardent passer sans mot dire. Les garçons d'une grande maison de champagne arrivent avec des bouteilles d'extra-dry qui passent rapidement de leurs mains dans nos musettes. Adieu, Epernay! Nous sommes partis!

A trois kilomètres de la ville, on nous fait arrêter encore Au milieu d'un champ, nous mettons en batterie, tandis qu'une compagnie d'infanterie du 2me que nous avons comme soutien se place à notre droite sur un monticule; un peloton de hussards, éclaireurs d'arrière garde, part en reconnaissance. Il est deux heures de l'après-midi, il fait une chaleur atroce. Nous ne voyons rien, nous n'entendons rien, l'ennemi n'est pas signalé et nous décidons de manger un peu, car depuis la veille au soir nous n'avons rien pris. Le repas est vite expédié: trois biscuits, un peu de conserves, le tout arrosé du champagne qu'on nous a donné. Voilà! Cinq minutes après, tout le monde dort sur les affûts, sauf le lieutenant qui veille.

Mais voici bien le plus beau de l'histoire. Tout à coup: Boum! Boum! Boum!... Tout le monde saute: Qu'est-ce que c'est? Nous regardons à notre droite et nous voyons nos fantassins qui filent sur la crête au milieu d'un nuage de fumée. Les obus leur arrivent coup sur coup. Le commandant interroge l'officier de hussards qui certifie l'absence de tout ennemi dans un rayon de 10 kilomètres Dès lors, il ne peut y avoir de doute: c'est un batterie française qui tire sur nos fantassins. "Quel est l'enfant qui commande cette batterie!" s'écrie un lieutenant! Vite on fait monter à cheval l'adjudant de la 6me Batterie, et le brigadier de tir de la mienne, et on les envois tous deux, par deux routes différentes, dire à la batterie de cesser son feu. L'adjudant s'enfile dans un petit bois, pointe droit vers l'endroit d'où partent les coups et aperçoit tout à coup dans un champ en lisière du bois la batterie en question. Sans réfléchir il arrive au galop en criant: "Cessez le feu! Vous tirez sur les Français!" Il est accueilli par une décharge de mousquetons qui lui fait ouvrir les yeux. Que voit-il? Tout simplement les uniformes gris des Boches.

Faire demi tour est pour lui l'affaire d'un instant et il part au galop. Son cheval est tué par une balle. Il se dégage des étriers, court à tout allure à travers le petit bois et arrive tout haletant aux batteries en criant que: "Ce sont les Boches!" Quant au brigadier de tir il tomba dans un piège que lui tendirent des Uhlans, gardiens de la batterie boche, et ne dut son salut qu'à la justesse de son browning et à la vitesse de son cheval. Cette affaire qui n'eut pas grande importance puisqu'elle ne coûta que deux ou trois blessés à nos fantassins nous amusa beaucoup. Elle nous montra que si notre cavalerie était excellente pour parader les jours de revue, elle n'était pas toujours aussi fameuse quand il s'agissait de faire des reconnaissances au milieu de l'ennemi.

Ce furent quelques incidents de cette sorte qui rompirent la monotonie de cette retraite dont je ne perdrai jamais le souvenir tant que je vivrai. J'en arrive à l'événement le plus important de la guerre jusqu'à l'heure actuelle: Ce que nous avons appelé la bataille de la Marne!

Ce que fut cette bataille, aucune plume ne saurait le décrire. A quelles causes est du cet arrêt subit dans notre recul? Nous le saurons peut-être plus tard. Ce qui est certain, c'est que le 4 septembre les Boches furent des plus étonnés en recevant des coups de fusil quand ils croyaient avancer en toute sécurité et s'imaginaient déjà que nous ne défendrions pas Paris. Leur surprise et leur hésitation furent causes de leur perte. Nous les arrêtions à l'improviste sans leur laisser le temps de faire ces gigantesques travaux où ils excellaient, nous les obligions à combattre à découvert. La victoire devait être aux plus courageux, aux plus audacieux: nous fûmes vainqueurs. Pendant les premiers jours, 4, 5, 6, 7 septembre, il fallut conquérir le terrain pied à pied. C'étaient des fusillades incessantes, des canonnades terribles, des charges à la baïonnette effrayantes. Nous ne mangions pas, nous ne dormions pas: tout le temps nous nous battions. Des villages étaient pris et repris trois et quatre fois. Ce fut terrible! On sentait chez eux l'enivrement du succès et la certitude d'une victoire prompte, mais il y avait chez nous la volonté de vaincre ou de périr sur place car personne ne voulait reculer davantage. Je ne vous décrirai pas tous ces combats: ce sont des choses que l'on voit, que l'on ne décrit pas.

Le 8 septembre enfin, l'étau se desserra un peu. Dès le matin nous fîmes un bond de 3 kilomètres en avant: C'était sérieux! Vous dire l'impression que j'ai ressentie en voyant pour la première fois les innombrabies cadavres boches hachés, défigurés par la mitraille, gagnée déjà par la putréfaction est impossible. Casques, capotes, sabres, revolvers gisaient à terre dans tous les champs en grand désordre. Les chevaux morts montraient à tous les yeux leurs ventres ballonnés dont les entrailles sortaient parfois. Des tranchées entières étaient pleines de morts qui frappés par nos obus, semblaient nous attendre, dans la position du tireur. C'était horrible. Près de Montmirail il fallut brûler un bois car les morts allemands qui s'y trouvaient étaient trop nombreux pour être enterrés. Notre artillerie a fait là des ravages épouvantables. J'ai vu là des prisonniers allemands amenés par nos fantassins; ils étaient saisis d'un tremblement nerveux à la vue de nos canons et s'en éloignaient avec horreur. Quelques-uns, en le voyant, éclataient d'un rire nerveux qui contractait horriblement leur face. On nous nomme dans les rangs boches les "Bouchers noirs!" Enfin, le 9 à midi la retraite allemande s'accentuait, et le soir elle se transformait en déroute. Que fut cette déroute? Je ne puis vous le dire que par ce que j'en ai entendu raconter, car le matin même je fus blessé par un obus allemand.

On nous avoit envoyé contre une batterie d'obusiers et deux batteries de 77 allemands qui étaient restées en arrière pour protéger la retraite des Boches. Ces batteries, par malheur, étaient invisibles et nous voyaient parfaitement. Pendant plus d'une heure nous restâmes sur la position sans pouvoir tirer un coup, exposés au feu des batteries ennemies. Depuis le jour de Le Roux jamais je n'avais rien vu de tél. Les obus arrivaient l'un après l'autre en sifflant, sans interruption et nous éclataient sur la tête avec un bruit sourd. C'était infernal. Nous étions tous blottis contre nos caissons et nos pièces, nous abritant de notre mieux derrière les boucliers. Comment la batterie n'a-t-elle pas été anéantie? Miracle! le feu diminua tout à coup d'intensité et déjà nous recommencions à avoir le sourire quand un obus arrive avec le bruit de dix soufflets de forge et tombe en plein sur la pièce. Une lueur qui m'aveugle! Je ressens un violent choc à la cuisse pendant que je respire à plein nez les gaz asphyxiants. Au bout d'un instant je reviens à moi. Je regarde à droite, à gauche, pas un de mes hommes ne bouge, ils sont tous là. Tant mieux! Cependant je vois le sang qui rougit les volants de pointage. Je regarde mon pointeur, il est livide! "Vous êtes blessé? lui dis-je. Oui! Où? Au bras! Allez vous faire soigner! Non! Allez-y vous dis-je. Non! je reste à mon poste! Je n'insiste pas, je l'admire mon pointeur. Mais voilà que la sueur me coule sur tout le corps; mon linge est trempé. De plus en plus ma jambe se paralyse. Je ne puis plus tenir et je me couche près de ma pièce.

Que se passa-t-il ensuite? je ne le sais trop. Je me vois porté à la lisière d'un bois où le lieutenant me fit un premier pansement au milieu des shrappnels qui pleuvaient, puis un homme me transporta sur une brouette au poste de secours le plus voisin. Le soir un train de blessés m'emmenait à la Flèche tandis que mes camarades définitivement victorieux des Boches partaient au galop à leur poursuite.

Mais ils ne m'ont pas eu, cher cousin; après 7 semaines d'hôpital je suis revenu à ma batterie, prêt à rendre aux Boches la monnaie de leur pièce.

DETAIL DES OPERATIONS SUR LE FRONT ORIENTAL

La bataille continue à faire rage en Galicie où tous les efforts des Austro-Allemands viennent se briser sur les lignes russes. — Les pertes se comptent par centaines de mille.

Pétrograd, 5.—Le bulletin officiel suivant, publié par l'état-major général, donne des détails sur les récentes opérations en Galicie:

"Le but des prodigieux efforts faits par l'ennemi, au cours de ces derniers jours, était d'investir Permysl. Les combats acharnés qui ont eu lieu sur la San ont été interrompus le 20 mai et, pendant les quatre jours suivants, l'ennemi fit des mouvements de troupes pour changer la direction de son offensive et l'orienter vers le sud-est, au lieu du nord-est, comme précédemment. Entre Seniawa et Jaroslau, il construisit 15 ponts.

"Pendant que l'ennemi changeait son front, d'énormes masses de troupes de toutes armes furent transférées vers l'ouest, ce qui fit supposer que les Allemands commençaient à battre en retraite; mais, dans la matinée du 24, le général Mackensen commença à lancer son armée contre nos positions entre la Ludaczow et la San. En même temps, des centaines de milliers de fantassins, soutenus par un millier de canons de tous calibres, attaquèrent nos tranchées sur la rive gauche de la San, dans la direction de Radymno et de Drogobitch, sur un front de 24 kilomètres d'étendue.

"Le général Mackensen, en s'efforçant de tourner notre ligne à Permysl, ne fait que répéter la manoeuvre qu'il a opérée en novembre 1914 devant Lodz, quand son armée perça nos lignes près de Strykow et Brzeziny, pendant qu'en même temps il s'efforçait de tourner notre aile droite.

"La répétition actuelle de cette manoeuvre est exécutée sur une bien plus grande échelle; il ne s'agit plus d'un corps d'armée isolé, mais d'armées entières qui, grâce à leur importance même, se meuvent plus lentement.

"La manoeuvre du général Mackensen n'a pas encore réussi, quoique quelques-uns de ses régiments d'infanterie aient perdu les trois quarts de leurs effectifs.

"L'armée austro-allemande qui venant du sud, devait se poindre à celles du général Mackensen, a été anéantie près de Gousskow, au cours d'une vaine tentative de percer notre front, pendant que le général Srmonoff écrasait, sur les derrières des armées Mackensen, la garnison de Laissew, sur la pente Seniowa, capturant des trophées et le bétail destiné au ravitaillement des troupes dirigées contre Permys.

"En dépit des pertes fabuleuses subies par l'ennemi, pertes qui, rien que depuis le 20 mai, se comptent par centaines de mille, il serait prématuré de prédire le résultat de cette bataille, dont l'intensité est extraordinaire.

"Les communiqués officiels austro-allemands ont annoncé, en avril dernier, que le 3e corps du Caucase avait été complètement anéanti sur la Wisloka. Cependant, ce même 3e corps a capturé 14 canons et fait 7,000 prisonniers sur la Seniowa."

• • •

Pétrograd, 3. — Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Dans la région de Shavli, les troupes ennemies, qui ont évacué leurs positions de Bubie, ont été attaquées sur un front s'étendant de Kurtowiany à Podubis.

"Nos troupes ont capturé hier les positions de l'ennemi sur ce front, et les Allemands, chassés de la ville de Kurtowiany, qui est en flammes, se retirent en désordre et sont poursuivies par nos troupes. Sur la Dubysa inférieure, les attaques, que l'ennemi a commencées le 27 mai, ont cessé le lendemain.

"Le 27, les Allemands ont effectué un violent bombardement dans la région d'Ossowetz, sans endommager la forteresse.

"Aucun changement important ne s'est produit dans la lutte acharnée qui a eu lieu sur la San, entre Seniawa et Permysl.

"Hier, nos troupes ont effectué des contre-attaques sur la Lubaszowka et sur le front comprenant les villages de Tukla, Kalnikowka, Naklo et Baritch, qui ont changé de mains à plusieurs reprises. L'ennemi a préparé l'attaque de nos positions en les bombardant avec des obus dégageant des gaz asphyxiants. Les nombreux fugitifs de l'armée du général Mackensen qui ont été faits prisonniers déclarent, à l'unanimité, que les pertes de l'ennemi ont été énormes.

"Entre Permysl et les grands marais du Dniester, nous avons repoussé, le 27 mai, trois attaques à l'est de Gousskow. Les Allemands, ce jour-là, atteignirent nos réseaux de fils de fer barbelé, mais subirent de telels pertes, qu'ils ne purent se maintenir sur leurs positions avancées.

"Sur le front du Dneister, il y a eu, les 27 et 28 mai, un combat d'une extrême violence. L'ennemi monta à l'assaut de nos positions, entre le Dneister et Dolina, sans tenir compte de ses pertes. Toutes ces attaques furent repoussées.

"Cherchant à prendre l'initiative, nos troupes ont résolument pris l'offensive sur la rive gauche de la Switze et sur tout le front qui s'étend jusqu'à la Lomnitza. Près de Perekhinsky, nous avons fait d'importants progrès.

"Le nombre total des prisonniers faits par les armées russes s'élevait, à la date du 1er avril 1915, à 10,734 officiers et 605,378 hommes. De plus, un nombre important de prisonniers, originaires de Galicie, ont été mis en liberté et renvoyés dans leurs foyers."

---

chagrins pour lesquels il n'y a pas de consolation possible?

—Je dis que j'en ai pitié et que je ne désire rien tant que de les soulager.

—Et que pouvez-vous faire pour eux?

—Espérer et prier, reprit Gertrude d'une voix émue.

—Espérer, prier; et que peuvent l'espérance et la prière sur des événements accomplis?

—Rien n'est irréparable, dit Gertrude.

—Tenez, dit M. Philips en lui prenant brusquement la main, voyez-vous ces nuages qui dérobent le monde à nos yeux, eh bien! il y a des coeurs autour desquels la douleur a amoncelé des nuages plus épais encore.

—Au-dessus de ces nuages, n'y a-t-il pas un soleil qui répand la vie et la lumière?

—Qu'importent la vie et la lumière à ceux qui ne veulent ni les sentir ni les voir!

—C'est souvent une route difficile et pénible qui conduit au sommet de la montagne; mais aussi quelle joie n'éprouve pas le voyageur lorsqu'au bout de sa route, il rencontre comme nous un plateau ombreux d'où il peut avec orgueil planer au-dessus des nuages! reprit Gertrude avec enthousiasme.

—Peu de gens savent trouver la route qui conduit si haut, répondit son mélancolique compagnon, et ceux même à qui le courage n'a pas fait défaut ne peuvent vivre longtemps dans ces régions élevées, il leur faut bientôt redescendre sur la terre, se confondre de nouveau à ce vil troupeau qui s'appelle les hommes, et retourner dans la mêlée sanglante. Les nuages qu'ils avaient à leurs pieds se trouvent de nouveau au-dessus de leur tête, et le ciel leur paraît plus sombre encore qu'auparavant.

—Mais ils ont vu la gloire, ils se sont assurés que la lumière brille éternellement en haut, ils ont la foi; un jour ou l'autre, elle percera le nuage. Et tenez, voyez, les vapeurs qui nous dérobaient la terre se sont évanouies et le soleil illumine de ses brillantes clartés les prés et les maisons de la plaine.

En parlant ainsi, la jeune enthousiaste montrait à son compagnon une large ouverture par laquelle le soleil s'était fait jour. Mais lui gardait toujours sur ses lèvres le sourire ironique et douloureux, triste signe de la souffrance et du scepticisme, Ce sourire lui-même disparut bientôt. L'expression habituelle d'une grave mélancolie revint sur le front de l'étranger, et Gertrude n'osait reprendre la parole dans la crainte de troubler quelque sombre rêverie. Ce fut l'étranger qui rompit le premier le silence.

—Eh bien! heureuse enfant, dit-il, apprenez-moi comment on regarde au travers de ce prisme qui vous fait voir le monde en rose; apprenez-moi, s'il se peut, à aimer cet être vil et méprisable qu'on appelle l'homme. Je ne vous cache pas que c'est une tâche rude que je vous impose, mais vous êtes si enthousiaste!

—Haïssez-vous donc les hommes? demanda Gertrude avec une noble simplicité.

—A peu près.

—Et moi aussi, dit Gertrude, j'ai autrefois nourri de pareils sentiments.

—Et cela reviendra, sans doute.

—Non, jamais, c'est impossible, car les hommes se sont montré indulgents et secourables pour l'orpheline, et maintenant je les chéris.

—Ils se sont vraiment montrés bons pour vous? dit M. Philips avec ironie; ah! comment un monde sans coeur a-t-il pu mériter ce que vous semblez lui porter!

—Un monde sans coeur! reprit Gertrude en laissant échapper quelques larmes; ah! Monsieur, si vous aviez connu mon oncle True, si vous connaissiez ma douce Emily, ma pauvre amie aveugle, vous pardonneriez à l'humanité en faveur de ces nobles coeurs!

—Dites-moi ce qu'ils ont fait pour vous, dit M. Philips d'un air d'indifférence et les yeux fixés sur l'abîme béant à ses pieds.

—Leur histoire n'est pas longue: l'un était un vieillard indigent, l'autre une pauvre fille aveugle: et tous deux, quand je n'étais qu'une enfant chétive, maltraitée et méprisée, ont fait pour moi ce qu'on est à peine en droit d'attendre d'un père et d'une mère.

—Maltraitée, méprisée... mais vous avez donc connu le malheur et l'infortune?

—Moi, Monsieur! mes premiers souvenirs ne rencontrent que misère, souffrance et douleur.

—Et ces amis ont eu pitié de vous?

—Oui. L'un est devenu pour moi un père, l'autre presqu'un ange gardien.

—Et depuis ce temps sans doute, heureuse et libre comme l'air, vous n'avez plus eu ni chagrin ni douleur?

—Oh! ne croyez pas cela, Monsieur J'ai eu le malheur de perdre le vieillard qui m'avait adoptée, j'ai vu s'éloigner de moi mes plus chers amis, les uns pour longtemps, les autres pour toujours. J'ai subi de cruelles épreuves, j'ai eu mes heures d'affliction, et encore à présent j'ai plus d'un sujet d'appréhension et de crainte.

—Et comment faites-vous pour paraître si gaie et si heureuse? demanda M. Philips.

Gertrude venait de se lever, car elle avait aperçu M. Jérémy qui s'approchait d'eux. De retour à l'hôtel, on se sépara. On ne vit point M. Philips au déjeuner; et s'il parut au dîner, ce fut pour aller se placer à une certaine distance de la société de M. Jérémy, à laquelle il fit à peine attention. Tout ce qu'on en obtint fut un salut gracieux qu'il adressa à Gertrude en sortant de la salle à manger.

Cependant dans la journée on le vit paraître brusquement sur la plate-forme où Gertrude, assise à côté d'Emily, faisait connaître à celle-ci par la description les sites dont son infirmité ne lui permettait pas de jouir autrement. On avait entendu quelques coups de tonnerre, mais le soleil avait repris le dessus et les nuages s'étaient dissipés. Le ciel était redevenu pur, et le mélange d'ombre et de lumière que le soleil et les montagnes dessinaient dans la plaine formait un des tableaux les plus gracieux qu'il fut possible de voir. Gertrude espérait que l'étranger viendrait les rejoindre, elle comptait beaucoup sur l'intérêt de sa conversation et sur le charme de son esprit pour faire passer quelques moments agréables à son amie; mais son espoir fut déçu. Aussitôt que M. Philips eut aperçu les jeunes filles, il fit rapidement retraite, et bientôt Gertrude le vit qui se dirigeait à grands pas vers la montagne sur laquelle ils avaient eu dans la matinée la conversation que nous avons rapportée plus haut. On ne le revit pas de la nuit à l'hôtel.

La famille Jérémy resta encore deux jours à Mountain-House; l'air pur de ces régions élevées convenait à Emily, qui parut plus forte qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs semaines. Son mieux fut même tel, qu'elle se trouva capable de faire une petite promenade aux environs de l'hôtel.

Pndant ces deux jours, Gertrude continua, en compagnie du docteur. le cours de ses excursions. Ils gravirent quelques nouveaux pics et visitèrent la vallée, mais sans retrouver nulle part le singulier étranger. Le docteur s'informa de lui à l'hôtel, et on lui apprit qu'il était parti de très bonne heure dans la matinée du lundi. et qu'on l'avait vu se diriger du côté de la vallée.

Le docteur fut aussi surpris que désappointé; il s'était pris, lui aussi, de sympathies pour M. Philips, et avait espéré un moment qu'il se joindrait à lui pour partager ses pérégrinations; cependant il ne désespéra point de le retrouver, et assura à Gertrude qu'il était convaincu qu'ils le rencontreraient quelque matin, au moment où ils s'y attendraient le moins.

XXXVI. — Charme invisible

De Catskill le docteur se dirigea directement vers Saratoga. La ville était pleine de visiteurs, car la saison était avancée.

Le jour même de leur arrivée à l'hôtel, à peu près à l'heure du thé, au moment où Emily et Gertrude venaient d'achever leur toilette, quelqu'un frappa légèrement à leur porte. Gertrude se hâta d'ouvrir. C'était miss Ellen Gryseworth. La jeune visiteuse, après leur avoir souhaité le bonjour avec cette politesse démonstrative qui n'appartient qu'aux personnes du Sud, hésita un instant à franchir le seuil de la porte.

Elle craignait, disait-elle, d'être importune. Mais instruite par Netta de l'arrivée de ces dames, elle avait reconnu leurs voix à travers la cloison, car sa chambre se trouvait être contiguë à la leur, et elle n'avait pas voulu tarder plus longtemps à leur dire combien elle était joyeuse de se retrouver auprès d'elles.

Gertrude et Emily la remercièrent vivement de cette marque de sympathie. Elle se décida facilement sur leur invitation à entrer s'asseoir. La conversation devint bientôt très animée, et on s'interrogea mutuellement sur toutes les aventures qui étaient arrivées depuis qu'on s'était séparé à West Point.

Entre autres choses, Gertrude mentionna leur rencontre avec M. Philips.

—Vraiment, dit miss Gryseworth, je crois que ce M. Philips a le don d'ubiquité Il était à Saratoga pas plus tard qu'avant-hier, je l'ai même vu à table en face de moi. Miss Graham a-t-elle eu occasion de causer avec lui?

—Nullement, répondit Emily. Et j'avoue, ajouta-t-elle en souriant à son amie, que Gertrude m'en a fait un tel portrait, que je suis véritablement fâchée que nous n'ayons pas été présentés l'un à l'autre.

—Ah! ah! il vous plaît, miss Gertrude, à ce qu'il paraît! reprit miss Gryseworth avec malice, je vous avais bien dit qu'il en serait ainsi.

—Je ne le nie pas, il m'intéresse beaucoup: il est agréable, original, et de plus il y a en lui quelque chose de mystérieux...

(A suivre).

LA DUPLICITE AUTRICHIENNE

L'Autriche n'avait pas l'intention de respecter l'intégrité territoriale de la Serbie, déclare M. Salandra

Rome, 4. — M. Salandra, président du conseil, a fait la déclaration suivante au cours d'un discours qu'il a prononcé dans une réunion tenue dans le but de prendre des dispositions pour secourir les personnes qui pourraient se trouver dans le besoin par le fait de la guerre:

"Nous sommes entrés dans cette guerre, la plus grande de l'histoire, pour sauvegarder les aspirations les plus hautes et les plus anciennes ainsi que les intérêts les plus vitaux de notre pays."

Le président du conseil, passa ensuite en revue les événements diplomatiques qui ont conduit au conflit depuis le moment où a été assassiné l'archiduc François-Ferdinand.

Il déclara que les anciens alliés de l'Italie n'ont pas le droit de dire qu'elle a manqué à sa parole, car elle n'a jamais caché sa façon de penser sur l'agression à laquelle l'Autriche s'est livrée sur la Serbie ni sur les conséquences de cette agression.

A l'appui de son dire, il lit une dépêche envoyée le 25 juillet 1914 au duc d'Avarna, ambassadeur en Autriche-Hongrie, par M. San Guiliano, alors ministre des affaires étrangères, donnant des détails sur une entrevue qu'il venait d'avoir avec von Flotow, alors ambassadeur d'Allemagne et M. Salandra.

Au cours de cet entretien, déclara l'orateur, M. San Guiliano et lui-même indiquèrent à M. von Flotow que l'Autriche, par les termes du traité de la Triple-Alliance, n'avait aucun droit de prendre la voie qu'elle avait suivie à Belgrade sans se mettre au préalable d'accord avec ses alliés et que l'acte de l'Autriche montrait clairement qu'elle désirait provoquer la guerre.

Le ministre des affaires étrangères en Italie informa donc l'ambassadeur d'Allemagne, dit le président du conseil, que dans ces circonstances, l'Italie n'était pas obligée d'aider l'Autriche, si cette dernière nation se trouvait en guerre avec la Russie par le fait de cette agression.

M. Salandra affirme que les 27 et 28 juillet 1914, le gouvernement italien souleva en termes clairs à Vienne et à Berlin la question de la cession à l'Italie des dénommées "provinces italiennes" possédées par l'Autriche.

"Nous déclarâmes, dit-il, que si l'Italie n'obtenait pas une compensation suffisante, la Triple-Alliance serait irréparablement brisée. L'histoire impartiale dira que l'Autriche, ayant trouvé aux mois de juillet et d'octobre 1913 que l'Italie était hostile à toute intention agressive contre la Serbie, se mettait d'accord avec l'Allemagne pour prendre l'Europe par surprise en la confrontant avec un fait accompli. L'horrible crime de Sarajevo servit de prétexte un mois après la date à laquelle il eut lieu. M. von Berchtold, ministre des affaires étrangères en Autriche dit au duc d'Avarna le 31 juillet dernier, que même si une médiation se produisait elle n'arrêterait pas les hostilités avec la Serbie.

"Quoique l'ait prétendu le comte Tisza, il n'est pas vrai que l'Autriche se soit engagée à respecter l'intégrité de la Serbie. M. von Kapos-Mere, alors ambassadeur d'Autriche-Hongrie, dit à M. Son Guiliano le 30 juillet que l'Autriche ne pouvait prendre un tel engagement parce qu'elle ne pouvait pas prévoir si, pendant la guerre, elle ne serait pas forcée malgré elle, de conserver du territoire serbe. Le comte von Berchtold de plus déclara le 28 août dernier au duc d'Avarna qu'il n'était disposé à donner aucune assurance relative aux actes futurs de l'Autriche si elle entrait en guerre avec la Serbie."

UN DUEL AERIEN

L'avion français abat la machine allemande après un combat acharné

Paris, 4.—D'après le "Matin", le lieutenant aviateur von Bulow, probablement parent du prince von Bulow, ancien chancelier impérial allemand, a été tué près de Fismes dans un duel aérien avec un aéroplane français appartenant à l'escadrille rapide M. S. 12 nouvellement formée.

Le pilote français décrit ainsi le combat:

"Mercredi matin, je vis une machine Albatros venant des lignes allemandes et se dirigeant vers Paris et je lui donnai la chasse. L'avion était à 2,600 mètres d'altitude. Je montai à 3,000 mètres, le gagnant rapidement de vitesse et le combat commença. Nous étions maintenant à moins de dix mètres de l'Albatros, mais nous marchions à une telle allure que nous le dépassâmes et je reçus une balle dans l'épaule, mais cela ne m'empêcha pas de continuer la chasse.

"Les Allemands essayèrent d'échapper en descendant, mais je les survolai encore. Apparemment l'un d'eux était blessé. Soudain mon lieutenant lança une salve à bonne portée et l'Albatros alors à 2,000 mètres d'altitude pencha de l'avant, pointant le nez vers la terre.

"Nous le suivîmes des yeux. Quand la machine heurta la terre, elle parut se ratatiner, et, comme une balle, rebondit sur la pente de la colline. Descendant en spirale, nous atterrîmes près le là. Le pilote était étendu à quelques mètres, à l'endroit où il avait été projeté, tandis que l'observateur était écrasé sous la machine.

"Dans l'une de ses poches, nous trouvâmes un carnet portant le nom de: Lieutenant von Bulow, Garde impériale, Berlin. Nous trouvâmes dans l'aéroplane brisé dix grosses bombes et quarante grenades."

Le pilote ayant été interrogé sur son choix entre la légion d'honneur et la médaille militaire, a choisi cette dernière.

COMMENT FUT CONQUIS LE BOIS LE PRETRE

Les soldats de la classe 1915 étaient parmi les plus enragés

Paris, 4. — Le "témoin oculaire" officiel français donne de nouveaux détails sur la prise du bois Le Prêtre qui a été le théâtre de combats continuels depuis sept mois.

Ces détails sont les suivants:

"Notre offensive ne s'est jamais ralentie dans cette région, quoique bien des fois nous ayons essuyé de sérieux échecs, et c'est pour cette raison que notre avance a été nécessairement lente. Les hauteurs étaient solidement fortifiées par des tranchées en damier, des tunnels souterrains entre les grandes tranchées et des arbres qui servaient de parapets.

"Le 12 mai eut lieu le combat décisif. Quoique les Allemands aient amené seize bataillons de Metz, nous avons réussi à occuper la crête. Parmi nos soldats, à qui il faut décerner une mention spéciale, nous devons citer ceux de la classe 1915, qui étaient très impatients d'avoir la permission de charger, demandant chaque jour à leurs officiers: "Quand nous sera-t-il permis de charger à la baïonnette?" Aujourd'hui, non seulement nous occupons le sommet mais nos lignes sont légèrement au delà. Nous occupons l'entière pente septentrionale.

"L'ennemi se cramponne encore aux pentes orientales et occidentales, les deux cents prisonniers que nous avons capturés, nous ont raconté combien avaient été grandes leurs pertes et toutes les tentatives qu'ils avaient faites pour conserver leurs positions."

LES ZEPPELINS EN ANGLETERRE

Quatre-vingt-dix bombes sont lancées dans les faubourgs de Londres — Les Londonniens pillent les boutiques allemandes

Londres, 2. — Le raid accompli par le zeppelins, a provoqué de nouvelles démonstrations antiallemandes, plus violentes encore que les précédentes.

On se montre fort excité contre les Allemands. La foule a pillé les boutiques alemandes et les réserves de la police ont dû être mandées pour maîtriser la foule. Les émeutiers ont démoli les barricades élevées au moment des désordres précédents pour protéger les magasins et tout ce qui restait de meubles ou de marchandises a été pillé.

Quatre-vingt-dix bombes ont été lancées sur Londres la nuit dernière par les zeppelins. Quatre personnes ont été tuées et quelques-unes blessées. Aucun édifice public n'a été endommagé. Cette nouvelle a été publiée officiellement aujourd'hui.

Le rapport des autorités est ainsi conçu:

"Hier, à une heure avancée de la soirée, environ 90 bombes, la plupart incendiaires, ont été lancées par les zeppelins sur différentes localités, assez rapprochées les unes des autres. Un certain nombre d'incendies, dont trois seulement ont été assez sérieux pour exiger l'intervention des pompiers, se sont déclarés. Tous purent être promptement éteints, un seul a nécessité l'appel des pompiers d'un autre poste voisin. Tous ces incendies ont été causés par des bombes incendiaires.

"Aucun édifice public n'a été endommagé, mais un certain nombre de maisons privées ont été abîmées par le feu ou par l'eau.

"On compte jusqu'à présent peu de morts ou de blessés. Un enfant, un petit garçon, un homme et une femme ont été tués, et une autre femme a été si gravement blessée, qu'on désespère la sauver. Quelques autres habitants ont reçu des blessures assez sérieuses mais leur nombre exact est encore inconnu.

"Les arrangements pris par la police et l'appel d'officiers de police spéciaux ont permis de rester maîtres de la situation."

LES OPERATIONS EN ORIENT

L'infanterie coloniale enlève d'assaut un fort de la presqu'île de Gallipoli — Un sous-marin anglais devant Constantinople.

Paris, 2.—Le communiqué officiel suivant, sur les opérations dans les Dardanelles, a été publié

"Le combat qui s'est livré pendant plusieurs jours s'est borné à des engagements, sur une petite étendue.

"Ils ont eu lieu presque chaque jour, et se sont terminés à l'avantage des alliés.

"Sur le versant ouest du ravin de Kereves Dere, un détachement de volontaires faisant partie d'un régiment colonial, a pris d'assaut vendredi soir un fortin élevé par l'ennemi à l'extrême gauche de sa ligne, et qui dominait nos tranchées.

"Nos soldats s'avancèrent alors si rapidement que les défenseurs de ce fort, surpris, s'enfuirent sans opposer aucune résistance. Deux contre-attaques livrées par les Turcs en nombre important, et qui avaient pour but de reprendre le fort en question ont été repoussées par nous, et l'ennemi a subi de grosses pertes.

"Les troupes anglaises ont remporté aussi un brillant succès en repoussant un violent assaut près de Gaba Tepe."

• • •

Londres, 2. — Une dépêche d'Athènes à "l'Exchange Telegraph" dit qu'on a appris que le transport des troupes turques dans les Dardanelles a été interrompu par les opérations d'un sous-marin anglais qui croise devant Constantinople.

Le secrétaire de l'amirauté a annoncé officiellement aujourd'hui que tous les officiers du cuirassé anglais "Majestic", coulé le 27 mai, au large de la péninsule de Gallipoli, avaient été sauvés. Un prisonnier capturé il y a une quinzaine de jours dans les Dardanelles, a affirmé que les Turcs, en défendant les positions qu'ils occupaient dans la presqu'île de Gallipoli, ont perdu plus de 40,000 hommes.

Cette information a été reproduite aujourd'hui à Londres dans un rapport officiel, ainsi conçu:

"Les prisonniers turcs arrivés récemment en Egypte ont dit que les combats qui se sont livrés sur la péninsule de Gallipoli, ont été fort importantes.

"Le 20e régiment d'infanterie a été presque anéanti. Le colonel, seul parmi tous les officiers, a échappé à la mort ou à la capture. Le 16e régiment a subi des pertes presque aussi élevées."

• • •

Athènes, 2. — Les dernières nouvelles arrivées de Constantinople, ont fait savoir que le croiseur cuirassé "Sultan Selim" dénommé anciennement "Goeben" avait été désarmé.

Le développement des opérations dans les Dardanelles a produit une pénible impression à Constantinople, où l'on se montre favorable à l'ouverture du détroit, et à des négociations de paix.

Pendant le raid accompli récemment par un sous-marin anglais dans la mer de Marmora et au large de Constantinople, une véritable panique a régné dans la ville. On criait partout que les Russes arrivaient, et les navires furent ramenés hâtivement à la pointe extrême de la Corne d'Or.

Les troupes qui se trouvaient sur les transports furent débarquées et quelques coups de canon furent tirés sur le sous-marin.

LA PRISE D'ABLAIN SAINT-NAZAIRE

Récit du témoin oculaire officiel — Les Allemands se rendent en masse

Paris, 4. — Le témoin oculaire officiel donne les détails suivants sur la capture d'Ablain-Saint-Nazaire par les Français:

"Les troupes françaises, le 12 mai, s'emparèrent de la plupart du village et, les 28 et 29 mai, en complétèrent la capture. Dans la première attaque nous avions occupé plusieurs maisons et d'importants points d'appui, mais les Allemands s'accrochaient avec acharnement dans l'église et dans le cimetière. Ce fut donc au centre du village et autour du cimetière que la lutte fut la plus chaude.

"Le 28 mai, la même division qui s'était distinguée par la capture de Carency où elle fit 2,700 prisonniers, commença l'attaque. Le général qui commandait les forces françaises connaissait exactement la force de l'ennemi, les cinq mitrailleuses du cimetière et les quatre autres en position dans le presbytère. Il avait aussi d'autres renseignements concernant surtout le moral déplorable des troupes allemandes, que lui avaient dépeint les prisonniers faits précédemment.

"Avant de commencer l'attaque, nos batteries dirigèrent un feu nourri sur le terrain qui s'étend au-delà du cimetière, empêchant l'ennemi d'amener des renforts. Chargeant bravement, nos troupes atteignirent rapidement leur but, dispersant les Allemands devant elles et arrivant en peu de temps à la petite hauteur sur laquelle est situé le cimetière. D'autres soldats exécutèrent un mouvement de flanc et mirent les Allemands en déroute.

"Notre position s'organisait rapidement quand survint une étrange apparition. C'était une épaisse colonne de soldats allemands s'approchant de nous en courant. Tout d'abord nous crûmes à une contre-attaque et nous préparâmes à y résister. Mais ces hommes étaient désarmés et, les mains hautes, courant de toutes leurs forces à travers le cimetière, poussés par la peur de leurs canons qui leur causaient plus de mal que les nôtres, venaient se rendre. Quatre cents hommes et sept officiers vinrent s'engouffrer hors d'haleine dans nos tranchées. La lutte avait duré un quart d'heure.

"Pendant la nuit et la matinée du lendemain, la totalité du village fut conquise sur les 700 Allemands qui le défendaient. Après l'attaque du 29 mai, une vingtaine d'entre eux seulement étaient encore vivants. La plupart des autres avaient été tués par leurs propres canons parce qu'ils avaient eu des velléités de se rendre."

EVACUATION DE PERMYSL

Les Autrichiens entrent dans la ville après un violent bombardement

Londres, 4. — Après un siège de trois semaines, la forteresse de Permysl, en Galicie, est tombée entre les mains des Autrichiens. Les Russes s'en étaient rendus maîtres il y a environ deux mois et demi.

Cette nouvelle a été accueillie à Londres avec surprise.

Alors qu'on savait parfaitement que les Russes occupaient à Permysl une position fort bien défendue et que le feu de l'artillerie austro-allemande devenait chaque jour plus terrible, on ne s'attendait pas à ce que Vienne annonçât si vite une victoire autrichienne, surtout en raison du communiqué officiel de Pétrograd, daté de lundi dernier, disant que les efforts tentés par l'armée austro-allemande avaient été brisés et que c'étaient les Russes qui, dans la grande lutte qui se livre en Galicie, avaient pris l'offensive.

Les Autrichiens sont entrés à Permysl à 3 heures et demie du matin, après avoir bombardé la ville avec leur grosse artillerie pendant plus de vingt jours. La capitulation de Permysl doit être attribuée à l'efficacité de ce bombardement.

L'occupation de cette ville par les Autrichiens fait que les Russes ne pourront plus menacer Cracovie.

Quand les Russes obligèrent la garnison autrichienne de Permysl à se rendre on lui coupant les vivres, opération qui leur permit d'entrer le 22 mars dans cette ville forte, ils le firent lentement et systématiquement, épargnant le plus possible la vie de leurs hommes.

La méthode employée récemment par les austro-allemands pour arriver à la même fin a été entièrement différente. Leurs dépenses en hommes et en munitions ont peut-être surpassé tout ce qui s'était vu dans cette guerre, même le jour où les Allemands se sont rués sur Calais et où de terribles combats se sont livrés sur le canal de l'Yser.

Quand les Russes, dit une dépêche envoyée de Copenhague à l'Exchange Telegraph, furent forcés d'abandonner quelques-uns des forts extérieurs de Permysl, ils n'eurent pas le temps de détruire les canons qui, tombant entre les mains des Austro-Allemands, furent employés par leurs nouveaux possesseurs à bombarder les forts intérieurs.

Il y a lieu de croire, ajoute la dépêche, que les employés des chemins de fer autrichiens, la police et les officiers de la municipalité et autres habitants qui s'étaient enfuis de Permysl quand la ville se rendit aux Russes, se sont retirés à Cracovie, tous prêts à retourner dans la ville reprise par l'armée autrichienne.

• • •

Amsterdam, 3. — Le correspondant du "Tageblatt" à Berlin, qui est attaché au quartier général de l'armée autrichienne, télégraphiait, quelques heures avant la chute de Permysl, et prédisait que si les trois forts situés au nord de la ville, qui résistaient encore, étaient réduits, la ville ne pourrait pas tenir plus longtemps.

Ce même correspondant raconte que les Russes, après avoir envoyé à la hâte des troupes de renfort et des provisions dans la forteresse par la ligne de Lemberg, changèrent de procédé quand la ligne ferrée se trouva sous le feu austro-allemand et se mirent de suite à retirer hommes et provisions.

• • •

Berlin, 3. — Le communiqué officiel suivant a été publié aujourd'hui:

"Sur le front du sud-est, la forteresse de Permysl a été prise par nous ce matin, après que les fortifications qui se trouvent au nord et qui résistaient encore eurent été prises d'assaut pendant la nuit. Le butin que nous avons fait n'est pas encore connu.

"L'armée commandée par le général von Linsingen s'avance dans la région de Zydaczow, au nord-est de la Stry, et combat pour s'emparer de la partie du Dniester qui se trouve à l'est de Mikolajow.

"Le nombre des prisonniers pris dans la bataille de la Stry se monte à 60 officiers et 12,175 hommes."

ROUMANIE ET BULGARIE

Un accord aurait été signé en vue de l'entrée simultanée des deux puissances dans la guerre

Paris, 4. — D'après une dépêche de Bucharest au "Petit Parisien", la Bulgarie et la Roumanie sont arrivées à un accord complet, la Roumanie ayant consenti à céder du terrain dans la province de Dabroudja.

"Les deux puissances entreront simultanément dans la guerre, dit la dépêche, la Roumanie contre l'Autriche et la Bulgarie contre la Turquie."

On dit que les état-majors des deux puissances sont occupés à co-ordonner les plans militaires.

On dit également que les négociations entre la Roumanie et la Russie au sujet des lignes de la Pruth et de Banat sont terminées. Si la Russie accepte les propositions de la Roumanie, cette dernière se déclare prête à entrer dans la guerre immédiatement.

• • •

Londres, 2. — Des bruits circulent, indiquant que la Roumanie mobilise une armée d'un million d'hommes, en parfaite condition.

La presse allemande montre des signes d'anxiété au sujet de cette situation et lt 'Gazette de Francefort" demande à ce que des concessions soient faites, de manière à empêcher l'intervention de la Roumanie. Le gouvernement autrichien a été informé que l'Allemagne, jetant dans la lutte ses hommes et son argent doit être écoutée et que l'Autriche-Hongrie doit se préparer à faire quelques concessions à la Roumanie. Dans les milieux officiels anglais, on attache une grande signification à ce que trois chefs de l'opposition du parlement hongrois ont demandé une entrevue, qui a été accordée, à l'empereur François-Joseph, pour divulguer des opinions qui ne peuvent être prononcées devant le parlement.

NOS PETITS ET NOS GRANDS JOURNAUX

Les grands sont-ils plus petits que les autres?

Il y a toutes sortes de journaux, dans la presse canadienne-française.

Il y a les **grands,** et les autres.

Il y en a deux grands: la **Presse** et la **Patrie.**

Les autres peuvent être respectables; ils ne sont pas grands.

Voyons ce que valent, au point de vue de la race, les **grands** et les autres.

• • •

La **Presse** est **l'organe des Canadiens-français.** Du moins elle l'affiche. Et il se trouve quelques-uns de ses lecteurs exclusifs pour le croire. Les autres Canadiens-français, même s'ils la lisent, n'attachent d'importance qu'à ses histoires de chiens écrasés. Et c'est déjà trop.

La **Patrie,** elle, s'intitule modestement **le journal du peuple.** Elle le croit. Personne n'y ajoute foi, à part elle. Mais c'est un **grand** journal. Et cela lui suffit.

La **Presse** et la **Patrie** ont un tirage considérable, disent-elles toutes deux. La **Presse** affirme tirer 141,000. La **Patrie,** elle, plus modeste, ne réclame que 50,000 lecteurs, à peu près.

Veut-on un exemple de l'importance que toutes deux donnent à la question des droits du français?

Voyons quelle figure elles font au sujet de la dernière réunion en faveur des Franco-ontariens, au Monument National, le 19 mai, en regard de celle de la petite presse et des journaux modestes, tant au chapitre du tirage qu'à celui du format.

Et d'abord, la **Presse:** elle avait, ce jour-là, 128 colonnes. Elle a donné un peu plus d'**une demi-colonne** au compte-rendu de la manifestation tenue sous les auspices de l'A. C. J. C., soit à peu près **un deux-cent-cinquantième de son espace,** ce jour-là. Il y avait eu, la veille au Monument National, l'élection semi-annuelle des bouchers de Montréal. La **Presse a donné** à cette affaire une colonne d'espace, — **un cent vingt-huitième,** — sans doute parce que les bouchers se servent de préférence de son journal pour envelopper leur marchandise. MM. les bouchers de Montréal sont d'excellentes gens Mais eux-mêmes seront les premiers à reconnaître que si leurs élections valaient une colonne de compte-rendu dans la **Presse,** la question franco-ontarienne, agitée ce soir-là, en valait bien à tout le moins autant. C'est sans doute pourquoi la **Presse** lui en a donné la moitié moins. On a le sens des nuances, à la **Presse!**

La **Patrie,** elle, s'est montrée à peu près aussi généreuse que la **Presse.** Elle avait 80 colonnes, ce jour-là; elle en a donné **une demie,** — 63 lignes et un titre quelconque, — à la manifestation du Monument National. Ca fait un **cent soixantième** de son espace. Le grand événement qu'elle signalait dans son numéro de jeudi, 20, — celui même qui renfermait le compte-rendu de l'assemblée du Monument National, — ce fut celui-ci, — affiché avec une manchette de 7 colonnes de large, caractère gras: "PAS DE BOURREAU POUR LA PENDAISON DE DI LENA!" Ca, du moins c'était un sujet relevé! Imaginez donc, quelle castastrophe! PAS DE BOURREAU POUR LA PENDAISON DE DI LENA! Il fallait mettre ça sur 7 colonnes, en vedette, en tête de la page réservée aux nouvelles de Montréal. Les droits du français? Manchette d'une colonne, une demi-colonne de texte, entre la réclame d'une préparation pour les cheveux, et de pillules pour le foie et les reins. Ca serait toujours assez bien placé. Il y avait aussi les élections des bouchers et c'était bien plus important! Aussi y eut-il une colonne **Chez nos bouchers.**

Voilà ce que nos **grands** jour-journaux faisaient ce jour-là pour les droits de la langue française!

N'est-ce pas qu'ils sont généreux, patriotiques, le **journal du peuple** et l'**organe des Canadiens-français?**

• • •

Et les autres?

Ils sont modestes; ils n'ont pas de grand tirage. **Ils ne s'appellent** pas le **journal du peuple, l'organe des Canadiens-français.** Les chiens qui se sentent mourir ne leur envoient pas de lettres de faire-part. Ils ne souffrent pas de jaunisse. Ils ont des défauts, certes; mais, assez souvent, quand le patriotisme parle, ils font trève à leurs polémiques, à leurs querelles même, ils tombent d'accord. Et ils informent leurs lecteurs, ce jour-là, des droits du français. L'absence d'un bourreau ne les jette pas dans des convulsions d'ictère. Ils ne se font pas de bile à ce sujet. La potence ne hante pas leur esprit; et s'ils pensent au bourreau, c'est à celui qui prépare le lacet pour étrangler la minorité ontarienne.

Qu'est-ce qu'ils ont fait, ceux-là, en regard de la **Presse** et de la **Patrie,** le lendemain de la manifestation au Monument National?

D'un format de deux à trois fois plus exigü que celui de nos **grands** journaux, ils ont été, toutes proportions gardées, autrement plus généreux que ces deux feuilles.

Veut-on des statistiques de leurs comptes-rendus et qui parlent? En voici:

Le **Canada** (journal du matin)	2 colonnes
Le **Droit** (Ottawa)	7 "
L'**Action Sociale** (Québec)	4 "
La **Tribune** (Sherbrooke)	4 "
Le **Réveil**	8 "
Le **Devoir**	12 "

Ces feuilles quotidiennes ont donné **d'un-vingt-cinquième à un septième** de leur espace à une cause pour laquelle la **Presse** donnait **un deux-cent-cinquantième** et la **Patrie, un cent-soixantième** du leur.

Au simple point de vue de l'information, quelle catégorie de ces journaux a le mieux enseigné son lecteur? La feuille à sensation ou le journal modéré? Le journal-machine ou le journal intelligent?

Voilà, pour les autres quatidiens canadiens-français du Québec.

• • •

Et nos hebdomadaires ruraux?

Nous n'avons pas eu le temps de tous les lire, afin de savoir s'ils ont été plus généreux que la **Prese** et la **Patrie** et s'ils entendent tous mieux que la **grande** presse leurs devoirs à l'endroit du français.

Mais un relevé hâtif nous permet de dresser le tableau suivant de la longueur des comptes-rendus, pour quelques-uns d'eux, — tous journaux de 4 pages, portant de 28 à 32 colonnes de texte. Voici ce tableau:

Le **Progrès du Saguenay**	7½ colonnes
Le **Courrier de Saint-Hyacinthe**	2½ "
Le **Mineur**	4 "
Le **Progrès du Golfe**	5 "
L'**Avenir du Nord**	3½ "
Le **Sorelois**	2 (suite à venir)
La **Vérité**	2½ "
Le **Spectateur**	3 "
Le **Bien Public**	4 "
Le **Peuple**	2½ "
Le **Moniteur**	1½ "
La **Liberté** (Winnipeg)	7 "

Et plusieurs autres, arrivée depuis quelques heures, renferment des comptes-rendus aussi longs, sinon davantage, que ceux de ces hebdomadaires. La presse régionale canadienne-française a autrement fait son devoir que nos deux **grandes** feuilles, à l'endroit de nos frères ontariens. Elle est moins vantarde, mais combien plus patriote!

• • •

Il n'y a pas jusqu'à la presse franco-américaine qui ne donne des leçons de convenance et de saine publicité à nos deux grosses feuilels de Montréal.

Il se publie aux Etats-Unis plusieurs feuilles, les unes, hebdomadaires, les autres, bi-hebdomadaires, et qui s'intéressent à la question du français au Canada, parce que les Franco-Américains sont des nôtres et que rien de ce qui touche à notre langue ne leur est étranger.

Plusieurs de ces feuilles ont donné de substantiels compte-rendus de la manifestation du 19 mai.

Voici quelques chiffres à ce sujet:

Le **Petit Journal** (Lewiston)	3 colonnes
Le **Supplément** (Lowell)	7 "
La **Gazette** (Fall River)	3½ "
L'**Echo** (New-Bedford)	3½ "
L'**Opinion Publique** (Worcester)	3 "
La **Tribune** (Woonsocket)	6½ "

Et ces journaux franco-américains ne sont pas les seuls à avoir ainsi parlé plus longuement de la cause franco-ontariene que la **Presse** et la **Patrie.**

• • •

Que résulte-t-il de tout cela? Que notre presse, à part nos deux **gros journaux,** ainsi que l'**Evénement** et le **Soleil,** ont donné plus d'importance à des faits-divers quelconques qu'à une grande manifestation au bénéfice des Franco-Ontariens et que, pour eux, ce qui n'est pas du jaunisme ou de la réclame payée à tant la ligne a moins d'importance qu'une absence de bourreau quelconque.

Il sied bien, vraiment, à ces deux **grandes** feuilles, de poser au patriotisme, de vouloir se faire passer pour le **journal du peuple** et l'**organe des Canadiens-français!**

Ils le sont, — au **cent-soixantième** et au **deux-cent-cinquantième!**

Paul MOREAU.
(Le **Nationaliste**)

SACRE-COEUR

Le R. P. Portelance, o.m.i., est au chevet de sa mère mourante.

• • •

Le dernier concert-boucane de la saison a été un joli succès en dépit de l'absence fort regrettée du conférencier, le R. P. Curé, parti pour l'est. Comme à l'ordinaire il y avait une nombreuse assistance et l'on s'amusa avec l'entrain que des Canayens savent apporter à ces réunions.

Nous souhaitons qu'à l'automne l'on s'empresse de reprendre ces réunions. Elles ont prouvé cette saison qu'elles étaient un excellent moyen de propagande française dans Winnipeg, car elles groupent les citoyens de langue française, leur apprennent à se connaître et à mieux s'estimer. Elles sont aussi une excellente occasion de s'instruire, car toujours un conférencier y traite d'un sujet important pour le développement national de la race.

• • •

Le 20 au soir, nos petits donneront dans la salle de l'école une très jolie séance musicale et dramatique à l'occasion de la proclamation des récompenses. Espérons que tous se feront un plaisir d'y assister, car ces enfants trouvent toujours un réconfort et un encouragement dans cette manifestation d'intérêt pour leurs études et leurs progrès.

• • •

Le R. P. Brassard, o.m.i., est revenu hier de Lestok, Sask., où il a prêché une mission. Il était accompagné du R. P. Dugas, o.m.i.

Funérailles. — Richard, enfant de M. Moissan, rue Vaughan.

• • •

Baptême. — Henri-René-Yves-Marie, fils de M. et Mme Amaury.

• • •

M. Vigor Rho se rétablit rapidement d'une forte attaque d'appendicite. Il devra tout probablement subir une opération.

• • •

Le R. P. Vézina, o.m.i., de Kenora, Ont., était de passage au presbytère.

• • •

Mme Euclide Piédalue est partie pour une promenade de quelques semaines chez ses parents dans le Dakota Nord.

• • •

On se prépare toujours activement à la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la Société Saint-Jean-Baptiste. Voici la liste des comités d'organisation:

Comité des Fêtes.—L.-H. Fournier, président; A.-S. Piédalue, 1er vice-président; L.-P. Roy, 2me vice-président; Ant. Dubuc, Sec.; J. Poitras, trésorier; C. Pélissier, Com. ordonnateur; E. Aubin et J.-H.-N. Leveillé, auditeurs; P. Bissonette, sergent d'armes; Henri Pélissier, Jules Collon et A.-B. Desrochers, directeurs; Rév. X. Portelance, o.m.i chapelain.

Invitation et Presse.—Rév. X. Portelance, o.m.i.; MM. Jules Collon, Dr L.-G. Benoit, J.-A. Rhéaume, J.-H.-N. Leveillé, A.-S. Piédalue, L.-P. Roy, E. Aubin.

Finances.—M. E. Bélair.

Réception.—MM. A.-B. Desrochers et J.-H.-N. Leveillé.

Décoration.—MM. A.-B. Desrochers, V. Rho et E. Aubin.

Les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste, chargés de faire circuler les listes du groupement, pour la célébration de son 25e anniversaire, ayant de la difficulté à localiser tout l'élément de langue française de Winnipeg, prient tous ceux qui n'ont pas encore été vus par eux de bien vouloir assister à l'assemblée générale qui aura lieu le dimanche 13 courant à 8 heures du soir, dans les salles du Sacré-Coeur, pour se faire inscrire. Cet appel sera entendu, car c'est pour un but patriotique. De plus, cette assemblée est la dernière avant notre grande fête du 27 juin, et l'on doit y décider l'organisation définitive.

Première liste de groupement et de souscription pour la Caisse de l'Ecole:

Sa Grandeur Mgr Langevin, (avec approbation); Mme Isaïe Richer; MM. Aimé Bénard, M.P.P., J.-B. Lauzon, M.P.P., A.-J.-H. Dubuc, Consul de Belgique; J.-H. Bourgouin, gérant du Consulat de France, J.-H. Tremblay, J.-P. Tremblay, H. Pélissier, H. Chevrier, E. Guertin, B. L'Heureux, L.-A. Delorme, W.-H. McKenzie, J.-E. Béliveau, E. Aubin, C.-A. Lemieux, J.-A. Dupuis, J. Rochon, P. Sala, H.-N. Chabot, L.-O. Genest, E. Bélair, A. Martineau, Nap. Prud'homme, J.-H. Lemire, Dr L.-G. Benoit, J.-H.-N. Leveillé, Thos. Gelley, R.-L. Chevrier, L.-A. Farley, P. Villeneuve, G.-A. Cardon, J.-A. Mousseau, A.-L. Picard, P. Poulin. (A continuer).

ST-BONIFACE

Mgr l'Archevêque est rendu à Québec où il assistera cette semaine aux fêtes des noces d'or sacerdotales de son Eminence le cardinal Bégin.

• • •

M. Gustave Rocan, secrétaire de la Commission Scolaire, a été nommé pour prendre le recensement du district de Saint-Boniface.

• • •

M. l'abbé Prud'homme est allé assister aux funérailles de Mme Campeau, à Saint-Jean-Baptiste.

• • •

M. l'abbé Chevalier, vicaire à Sainte-Anne des Chênes, était de passage hier à l'archevêché, en route pour la province de Québec, où il séjournera un mois ou deux.

• • •

La Société de l'Aide aux Drapeaux a placé cette semaine une servante, une bonne d'enfants, trois hommes au Greater Winnipeg Water District, cinq hommes à Saint-Boniface et un autre à St-James.

Il y a demande de travail par des femmes de journée et des manoeuvres. Ceux qui veulent des renseignements sont priés de s'adresser au secrétaire, M. Octave Rodts, téléphone Main 2355.

• • •

Comme par le passé, une grande foule a assisté et participé à la procession de la Fête-Dieu. Les rues avaient été joliment décorées et des milliers de paroissiens firent escorte à Jésus-Hostie. Mgr Dugas officia à la grand'messe. Soixante hommes de la 36ème batterie sous le commandement du lieutenant Auger, fournirent la garde d'honneur dans l'église. Les fanfares Saint-Boniface et La Vérendrye exécutèrent un beau programme de marches religieuses. Les porteurs du dais furent: le maire Lachance, le juge Prud'homme, l'honorable Joseph Bernier, les échevins Pelletier, Gauvin, Cusson et Guilbault, l'ex-chef de police Gagné et le président de la Société Saint-Vincent de Paul, M. L.-J. Collin.

Les différentes sociétés catholiques figuraient en corps, conduites par leur président et bannières en tête.

• • •

A l'hôpital Saint-Boniface

Dimanche, 29 mai, de 4 à 6½ heures p.m., la fanfare belge de Saint-Boniface, avec quelques membres de la Fanfare La Vérendrye, a bien voulu venir recréer les malades de l'hôpital Saint-Boniface, en leur faisant entendre plusieurs de leurs morceaux choisis. A ces bons messieurs, les Soeurs désirent offrir leurs sincères remerciements.

• • •

L'EVACUATION DE PERMYSL

Les Russes n'abandonnèrent la ville qu'après en avoir retiré l'artillerie et les munitions

Pétrograd, 4. — Le texte du rapport concernant l'évacuation de Permysl est comme suit:

"Nous avons enlevé de Permysl tout le matériel que nous y avions pris aux Autrichiens. Lorsque cela fut terminé nous avons emmené mardi le reste de nos batteries. La nuit suivante, nos troupes, conformément aux ordres donnés, ont évacué les fronts nord et ouest des positions entourant la ville et se sont concentrées à l'est.

"Les attaques de l'ennemi faites lundi entre Permysl et le Dniester ont été repoussées.

"Dans les régions au delà du Dniester l'ennemi, concentrant d'importantes forces dans la ville de Stry a réussi à avancer sur le front Tismenitza-Stry. Les troupes austro-allemandes ont cependant subi de grosses pertes et ont laissé entre nos mains un millier de prisonniers.

"Sur le front Switza-Lomnitza nous avons pressé l'ennemi sur la Bystroa et repoussé ses attaques.'

En évacuant Permysl, les Autrichiens avaient détruit les forts, les Russes de leur côté, avant de se retirer, firent sauter tout ce qui a été possible avant l'occupation austro-allemande. Les Russes ont détruit également les ponts et tout ce qui pourrait être de quelque service à l'ennemi.

• • •

Quartier général de l'armée austro-hongroise, 4. — D'après des détails du front la nouvelle prise de Permysl par les troupes autrichiennes et bavaroises est venue après l'entrée en possession de cinq forts du secteur nord et la menace simultanée effectuée sur les forts du sud et à l'ouest.

Les forts du nord de la ville étant en possession des assaillants, un corps d'armée bavarois attaquant impétueusement dans la brèche, et le dixième corps d'armée autrichien assiégeant les forts méridionaux et occidentaux, très affaiblis par un violent bombardement, ont contribué à décider les Russes à évacuer la ville et tous les forts, excepté ceux des secteurs est et sud-est. Les Russes ont exécuté ce mouvement pendant la nuit de mercredi.

Les Bavarois ont commencé leur attaque jeudi, au lever du soleil et sont entrés dans Permysl immédiatement derrière les Russes qui battaient en retraite.

En même temps le 10e corps d'armée autrichien marcha sur les forts de l'ouest et du sud, mais s'aperçut que les forts avaient été évacués.

L'attaque maintenant continue contre les forts encore occupés par les Russes, qui les défendent dans le but évident de couvrir la retraite.

• • •

Berlin, 4. — Le communiqué suivant a été publié par le ministère de la guerre:

"Nos troupes, après de nombreux combats, ont atteint la ligne à l'est de Permysl, et, au nord-est, Bolesteaszycc, Ormis, Poedziac et Tarzawa. On ne sait encore à quoi se montera le butin fait à Permysl. D'après les renseignements donnés par les prisonniers, les Russes, pendant la nuit du 2 au 3 juin, date de la prise de Permysl, avaient préparé une attaque générale sur le front de l'armée commandée par le général von Mackensen. Cette offensive fut complètement brisée dès le début. A vingt-deux kilomètres à l'est de Permysl les troupes allemandes sous les ordres du général von Marwitz combattent sur les hauteurs qui dominent Myslatycze de deux côtés. L'armée du général von Linsingen est sur le point de traverser la Stry inférieure, au nord-est de la ville du même nom.'

LE DOUZIEME BELLIGERANT

C'est la république de Saint-Marin qui se déclare en état de guerre avec l'Autriche

Amsterdam, 6. — Une agence a reçu une dépêche de Lugano, disant que la petite république de Saint-Marin, située sur l'Adriatique et complètement enclavée par le territoire italien, a approuvé officiellement l'attitude de l'Italie envers l'Autriche et s'est déclarée en état de guerre.

Le conseil exécutif a délibéré pendant plusieurs heures avant de prendre cette décision. Quelques-uns des hommes d'Etat rappellent que la république a déclaré, il y a cinquante ans, la guerre à l'Autriche et qu'elle n'a jamais déclaré que les "hostilités" étaient arrêtées et que par conséquent elle était encore en guerre. C'est pour faire connaître cette situation que la république a fait cette nouvelle déclaration.

La superficie de la république de Saint-Marin est de 61 kilomètres carrés et sa population est de dix mille habitants. Les forces militaires consistent en 38 officiers et 950 hommes.

LE COUT DE LA GUERRE

Les dépenses des 14 premiers mois de guerre s'élèveront à près près de 5 milliards

Paris, 5. — M. Ribot, ministre des finances, a déposé aujourd'hui sur le bureau de la chambre des députés un projet de loi comportant des crédits provisoires se montant à un milliard cent vingt millions de piastres, pour faire face aux dépenses du troisième semestre de l'année présente.

Ce projet de loi est accompagné d'un mémorandum rappelant les crédits votés depuis le commencement de la guerre, qui montre que, y compris les crédits pour le troisième trimestre de 1915, les dépenses s'élèvent à 4 milliards quatre cents millions de piastres.

Si on ajoute les crédits votés avant la déclaration de guerre pour les cinq derniers mois de 1914, le grand total, pour les quatorze mois qui se termineront le 3 septembre 1915, est de 5 milliards cent millions de piastres.

LETTRE ROYALE

M. A.-J.-H. Dubuc, Consul de Belgique pour le Manitoba, a reçu la copie de la lettre du roi Albert au Consul Général de Belgique au Canada. Cette lettre est comme suit:

"Le Roi a parcouru l'intéressant rapport que vous lui avez envoyé et a remarqué la longue liste des souscripteurs de l' "Oeuvre des Secours".

"Profondément touchée de l'élan de générosité que l'appel de votre Comité a suscité parmi la population du Canada, Sa Majesté adresse ses plus vifs remerciements et l'expression de sa sympathie à tous ceux qui ont tenu à venir en aide à nos malheureux compatriotes.

"Veuillez, Monsieur le Consul Général, vous faire l'interprète des sentiments du Souverain et recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée."